

P 2825 C
158 E

- 3 MAI 1962

SPÉCIAL
JEUNESSE

le Vaillant

● LA PLUS FORTE VENTE DE LA PRESSE ETUDIANTE LIEGEOISE ET BELGE ●

Ce n'est point la jeunesse qui dégénère. Elle ne se perd que lorsque les hommes faits sont déjà corrompus.
Montesquieu.

CINQ FRANCS

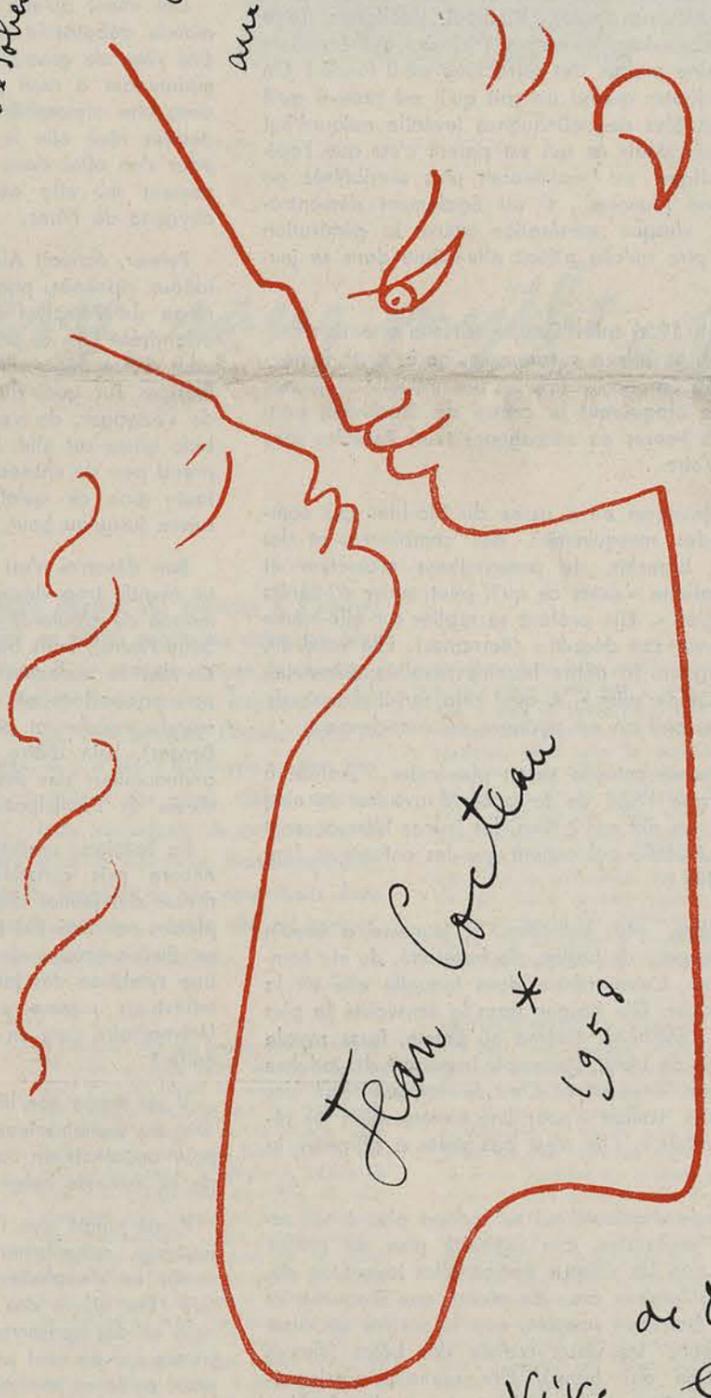
N° 28 - 53^{me} Année : n° 6

JOURNAL UNIVERSITAIRE CATHOLIQUE

LIEGE, mars 1962

Fam d'ave
de l'obéissance à l'église
militante
Antigone
aux vieilles lois
C'est
22 ms
saints.
Juin 1959

- Mely
~



Chers amis de
Liege
Le lieu de la
jeunesse n'est autre
que la
désobéissance.
Lorsque je déplore
qu'il n'existe plus
de ~~cadres~~ cadres, de
discipline, d'obstacles,
c'est parce que
cette liberté empêche
de désobéir.

Vive la jeunesse. Elle est une
armée secrète de la France, toujours prête à
changer les règles du jeu.





le 18 mars 1960

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Sa Majesté le Roi a appris que le journal "Le Vaillant" fêtera prochainement son cinquantième anniversaire.

Désireux de s'associer à cette commémoration, le Souverain me charge de l'honneur de vous adresser, en cette circonstance, ses vives félicitations et ses vœux pour la prospérité de votre bulletin universitaire.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur en Chef, les assurances de ma considération distinguée.

Le Chef de Cabinet du Roi,

A Monsieur

Monsieur Claude-André LESPIRE,
Rédacteur en Chef du Journal "Le Vaillant",

VERVIERS.

LORS du lancement de la nouvelle formule du VAILLANT en 1958, nous avions mis en chantier une édition spéciale consacrée aux problèmes de la jeunesse, de cette « nouvelle vague » pour reprendre une expression rendue célèbre par Françoise Giroud dans l'Express. Primitivement, cette livraison exceptionnelle — conçue dans le cadre du cinquantenaire du plus ancien journal universitaire francophone belge — devait comporter pas moins de cinquante pages.

Trois fois hélas, nous avons dû déchanter. Une telle réalisation n'est guère possible avec les faibles moyens publicitaires dont dispose notre presse universitaire. Et c'est ainsi que ce Vaillant-jeunesse n'a pu comporter, à notre grand regret, toutes les différentes études et enquêtes envisagées. Pourtant, cette édition représente une somme de travail considérable et une mise de fonds importante.

Nous remercions donc tous ceux qui ont eu la gentillesse de répondre à notre appel. Dérouté à notre règle d'un Vaillant réalisé « pour des étudiants par des étudiants », nous nous sommes adressés aux plus éminentes personnalités de notre époque pour leur demander leur avis sur le problème de la jeunesse, puisqu'il nous était bien difficile d'être et juge et partie.

Que soient donc remerciés pour leur amabilité — cités au fil des pages et sans avoir pu respecter un ordre de préséance — Jean Cocteau, de l'Académie Française, le Chanoine Moeller, Daniel-Rops, de l'Académie Française, Jean Dutourd, Roland Bacri, Paul Guth, André Labarthe, Max-Pol Fouchet, Jacques Faizant, Michel de Saint-Pierre, Jacques Biebuyck, P.D., l'abbé Guy Janssens, Victor Bachy, Jean Van Lierde, le Dr Albert Deloz, Pierre Bertin...

Que soient remerciés aussi ceux qui pour des raisons d'ordre privé ou professionnel n'ont pu répondre à notre sollicitation et nous ont fait part de leur regret de ne pouvoir collaborer au présent numéro : le regretté Albert Camus Prix Nobel, Françoise Giroud et Pierre Daninos (qui nous ont cédé leurs droits sur leurs écrits), François Mauriac, Jean Anouilh, Henri Queffelec, Evelyn Waugh, Gilbert Cesbron, Marcelle Auclair, Kiraz, Robert Schuman, Albert Ducrocq, R.P. Carré, etc...

Ce Vaillant a été conçu comme un acte de foi en la presse étudiante. Que cette modeste réalisation soit la démonstration qu'avec un peu d'enthousiasme et beaucoup de transpiration rien n'est impossible aux jeunes travailleurs intellectuels...!

Le Vaillant

JOURNAL MENSUEL

de l'Union des Etudiants Catholiques de l'Université de Liège
TEL : 23.70.93 fondé en 1909 C.C.P. : 716.53

— CE NUMÉRO A ÉTÉ CONÇU ET RÉALISÉ PAR
CLAUDE-ANDRÉ LESPIRE, RÉDACTEUR EN CHEF.

— AVEC LA COMPRÉHENSION SOURIANTE
DE MICHEL MEESSEN, CAMILLE HENRARD, MARCEL NATALIS

— ET LA COLLABORATION DE
ROBERT REMOUCHAMPS, MARCEL HARDENNE, MICHEL LORIAUX, ARMAND
PETIT, JEAN WILLEMS, PHILIPPE CHARLES, JACQUES DELFORTRIE,
JEAN-DENYS BOUSSART

— ILLUSTRATIONS AIMABLEMENT COMMUNIQUÉES PAR L'AMBASSADE DE
GRANDE-BRETAGNE, L'ÉTUDIANT (COSEC), L'ERGOT, L'ESCHOLIER ET
LE FIGARO LITTÉRAIRE.

CORRESPONDANCE :
46, RUE DE LA COLLINE, VERVIERS

Abonnements : ETUDIANTS : 35 F BOURGEOIS : 100 F
(8 numéros) JEUNES DIPLOMÉS : 60 F MECENES : 200 F

Reproduction autorisée avec la mention de provenance : LE VAILLANT, LIEGE.

Tiré sur les presses de l'imprimerie BOURDEAUX-CAPELLE, DINANT

DIRECTEUR-GERANT : MICHEL MEESSEN, 5, rue Sœurs de Hasque, LIEGE

incertaine jeunesse...

JEUNE EST CELUI QUI TROUVE DE LA JOIE AU JEU DE LA VIE... QUI S'ÉTONNE ET S'ÉMERVEILLE, QUI DEMANDE COMME L'ENFANT INSATIABLE : « ET APRES ? »

Général Mac Arthur.

UN Belge sur huit est un jeune, 12 % de notre population — soit un gros million — a entre 16 et 25 ans. De cette jeunesse, on parle beaucoup ; on en parle trop, on en parle mal. Parce qu'on la connaît mal. Parce qu'on ne se donne pas la peine de la connaître. « Il n'y a plus de jeunesse », déclare-t-on péremptoirement. Et de citer maints articles sur les Blousons noirs, Vitelloni, Hooligans, Tayo zoku, Halbstarcken, et autres Tricheurs qui émaillent une certaine presse. Cet ostracisme est-il fondé ? On peut en douter quand on sait qu'il est prouvé qu'il n'y a pas plus de délinquance juvénile aujourd'hui qu'autrefois. Mais ce qui est patent c'est que l'opinion publique est maintenant plus sensibilisée au phénomène jeunesse... Il est également démontrable que chaque génération trouve la génération nouvelle pire qu'elle n'était elle-même dans sa jeunesse.

C'est en 1956 que l'Europe eut son attention attirée par le problème « jeunesse », après cette fameuse nuit de Saint-Sylvestre où des milliers de jeunes déchainés bloquèrent le centre de Stockholm pendant trois heures en saccageant tout. Rebelles sans cause ? Voire...

Cette jeunesse en a assez du bla-bla, des compromis, des mesquineries, des combinards et des sépulcres blanchis, du paternalisme protecteur et du cléricisme « dans ce qu'il peut mêler d'intérêts à la religion ». Elle préfère se replier sur elle-même « pour caver son dégoût » (Bernanos). Elle voudrait, telle Antigone, la petite héroïne révoltée d'Anouilh, « tout, tout de suite ». A quoi cela sert-il d'avoir de l'argent quand on est podagre ou cacochyme !

La jeunesse actuelle serait plus mûre... Sait-on à ce sujet que l'âge de la puberté avance de cinq mois tous les dix ans ? Non, les jeunes filles ne sont plus des AGNÈS qui croient que les enfants se font par l'oreille !

Plus libre, plus sollicitée, la jeunesse a besoin comme de pain de justice, de fraternité, de vie communautaire. L'atmosphère dans laquelle elle vit la fait suffoquer. Elle baigne dans la sensualité la plus débridée : publicité, cinéma ou presse, fesse royale ou clapotis de bidet. L'exemple imparfait des adultes sermonneurs l'exaspère. C'est le fameux fossé des générations. Taillée « pour une société selon les rêves de Jaurès », elle n'est pas prête à affronter la jungle.

Le monde d'aujourd'hui ne répond plus à ses aspirations profondes. Elle souhaite plus de justice sociale : que les valeurs personnelles jouent au détriment du fameux coup de piston, que craquent les fameuses barrières sociales, que la société ne laisse plus claquer les vieux comme des bêtes (encore s'occupe-t-on des bêtes). Elle souhaite passionnément construire un foyer dans un monde plus humain. « Elle est la première victime de la guerre, le premier fruit de la paix. Il faut vingt ans de paix pour faire un homme ; il suffit de vingt secondes de guerre pour le détruire » (Roi Baudouin). Non, la vocation de soldat inconnu ne l'attire pas.

Que voit-elle autour d'elle dans ce monde sacrosaint des adultes ? En politique, une bataille de crabes où l'intérêt public passe au dernier rang, des ministrables triouteurs et des ministres bûcherons,

exaltés, des polls truqués desquels les jeunes sont soigneusement évincés. « Il y a quelque chose de pourri au royaume de Belgique », écrivait un jeune. Au point de vue philosophique, les grands penseurs l'ont déçue et la religion offerte n'est souvent plus qu'habitude, que routine...

Cet ennui qu'elle traîne désespérément dans un monde déboussolé est-il donc si incompréhensible ? Elle rêve de grandeur dans un petit pays ratatiné maintenant à neuf provinces. Elle rêve de mission dans une atmosphère de perpétuelle démission. Ce dernier rêve elle le concrétisera en plaquant tout pour s'en aller dans des pays en voie de développement où elle espère trouver cet indispensable oxygène de l'âme.

Penser, écrivait Alain, c'est dire NON. Les beaux idéaux ripolinés, passe-partout du temps de la jeunesse de Papa et de la marine à voile se sont effondrés. Elle a peur de penser, parce qu'elle a peur d'être déçue. Elle se défend d'avoir encore des illusions sur quoi que ce soit. Surtout elle redoute de s'engager, de s'embrigader. Le romantisme morbide glisse sur elle. Elle se veut réaliste. Elle entreprend peu de choses. Elle est indifférente à presque tout ; mais ce qu'elle entreprendra, elle le poursuivra jusqu'au bout, quoi qu'il lui en coûte...

Son désarroi n'est pas d'être née trop tard dans un monde trop vieux, (Musset), ou de vivre dans un monde de croulants qui ne croulent pas (Michel de Saint-Pierre), mais bien « de vivre dans un musée ». Ce qui la caractérise, c'est qu'elle doit se lancer non pas « dans un monde nouveau, mais dans un monde mobile en perpétuel changement » (Gaston Berger). Loin d'être un baromètre de la situation annonciateur des événements futurs, elle a la hardiesse de l'anticipation.

En Belgique malheureusement la jeunesse n'a pas encore pris conscience de sa force. Rien que la presse des jeunes dispense plus d'un million d'exemplaires par mois !!! Il faut que la jeunesse s'organise. En un groupe de pression ? Et pourquoi pas en une symbiose des jeunes travailleurs manuels et intellectuels comme en France, où l'UNEF syndicat Universitaire tient en fait la tête de la jeunesse française ?

Il est temps que les partis « traditionnels » remettent au vestiaire leur arsenal linguisticopoliticaillant pour concevoir en commun une VERITABLE politique de la jeunesse belge.

Il est temps que l'Etat s'occupe des loisirs de la jeunesse, actuellement aux mains de commerçants avisés ou d'exploiteurs sans scrupules. Il est temps que l'Etat ouvre des maisons de jeunes, des universités et des conservatoires « populaires » pour les jeunes qui ne sont pas des privilégiés. Qu'attend-on pour créer ce Ministère de la Jeunesse qui regrouperait tous les services publics destinés aux jeunes, un ministère où ne prévaudraient pas les couleurs politiques et les talents linguistiques des fonctionnaires élus... Assez d'... « inepsie » ! Il s'agit d'humaniser le monde moderne (Teilhard de Chardin).

La jeunesse est un problème d'adultes, dit-on souvent. La jeunesse c'est l'avenir... Que font donc les adultes pour préparer cet avenir... ?

Claude-André LESPIRE.



jeunesse sans mythe, jeunesse sans espoir ?

CHARLES MOELLER

Professeur à l'Université Catholique de Louvain

Il y a les « fans », et Brigitte Bardot qui annonce à l'univers après s'être laissée photographier en bikini minimum entre les bras de..., mon Dieu j'ai oublié comme il se nomme, « que le mariage, c'est merveilleux ». Il y a les Teddy Boys, qui se bagarrent avec les « nègres » de Notting-Hill et qui font presque l'amour sous les yeux des passants, dans les parcs. Il y a les « demi-sels », aux cheveux blonds, tombants, longs, encadrant des yeux clairs, un peu chats, et qui tuent ou sont tués : trois assassinats de garçons ou de filles de 17 ans, en une semaine dans la Deutsche Bundesrepublik. Il y a... Mais en voilà assez, car la jeunesse se rue sans doute dans la vie violente ; elle est vulnérable, précoce ; mais elle est surtout, généreuse et lucide, et aventureuse en tout domaine.

LUCIDE : elle est gavée des « ismes » ; elle a trop bien retenu certains films pris sur le vif en Corée, montrant des Chinois empalés sur des baïonnettes, « vrai visage » de la guerre pour l'idéal ; elle sait trop bien que la culture se balkanise, se disperse, éclate en îlots de spécialités de plus en plus poussées, que sépare au lieu d'unir une mer d'incertitude : que signifie encore la culture générale dont on lui rebat les oreilles (il faut du reste continuer à le faire, car la culture générale existe toujours, mais un peu, beaucoup, modifiée... !) ; elle a appris qu'il y a en tous domaines des séries d'évidences multiples, toutes « absolues », non contradictoires mais non synthétisables, et elle se demande s'il existera jamais ce philosophe qui, comme Saint Thomas, naguère, pourrait absorber ce « matérialisme neuf » ; elle devine, enfin, qu'il y a plusieurs religions, protestante, orthodoxe, anglicane, qu'elle sait être variantes du « christianisme », hindoue, musulmane, qu'elle mêle un peu, mais dont la presse parle tous les jours, et le relativisme doctrinal la guette. Henry Van Lier, d'un mot, l'a dit : la jeunesse, sous la « pléthore d'information », est saturée sans être

nourrie ; elle veut vomir, rejeter tout, y voir clair ; elle est « sans mythe ». Elle a fait la table rase, comme Descartes, non plus par un procédé systématique, mais sous la poussée d'une réaction vitale de l'organisme qui veut de l'air et de la simplicité. Sans mythe : n'est-elle pas aussi sans espoir ? Sans doute, sans plus aucun de ces espoirs en la liberté, la fraternité, la justice, que la génération de Roger Martin du Gard croyait sauver dans le naufrage de la foi chrétienne : pas un jeune n'a sourcillé à l'annonce de la mort de l'auteur des THIBAUTS.

AVENTURIERE, la jeunesse d'à présent l'est, comme celles du passé. Ce qui importe ici, ce sont les différences. La plus importante me semble être l'intense curiosité qui marque ces expériences, et va de pair avec la lucidité un peu méfiante dont j'ai parlé. Un jeune étudiant d'à présent essaye de savoir ce qui se cache derrière le décor ; il est tout aussi prêt à dire que là encore il y a la même menterie, ou, au contraire, à proclamer qu'il a découvert un sens neuf à certaines choses. L'aventure se porte sur le genre « exploration du monde » : on veut connaître les pays, leurs monuments, mais surtout leurs habitants et leurs coutumes. Ensuite, les contacts entre jeunes, dans des rencontres, congrès, voyages, se multiplient. Par ailleurs, la curiosité se porte sur des domaines plus délicats. Le laisser-aller en matière sexuelle est sans doute assez inquiétant, et le succès des romans de Françoise Sagan prête à réfléchir. Mais il y a aussi, à travers de nombreuses imprudences, le sentiment confus que le monde de la vie charnelle n'est pas épuisé avec les catégories de « fin » et de « moyen » ; en disant que le but de l'union charnelle est la procréation, on atteint sans doute un aspect essentiel de celle-ci, mais on

risque de passer à côté de ce que la phénoménologie a découvert dans ce domaine, un mode d'être avec l'autre, une présence l'un à l'autre qui, sans exclure la procréation, au contraire, l'implique, comme une sorte de vœu créateur, d'appel d'une liberté à la possibilité d'existence d'une autre liberté ; dans le « nous » que réalisent les conjoints, il y a un dialogue de deux libertés. Voilà pourquoi certaines jeunes filles, actuellement ont des airs « émancipés » : elles entrevoient confusément que l'idée de « passivité » dans l'amour n'épuise en rien pour la femme la signification, le sens de la vie à deux. Il est sans doute dangereux de dire cela, plus encore de l'expérimenter, mais il ne fait aucun doute que la recrudescence dangereuse du flirt est une forme aberrante de cette recherche d'une nouvelle dimension de l'amour ; s'il est devenu à la fois plus tendre et plus savant, il y a la perversion chez beaucoup peut-être, mais il y a aussi, du moins je le crois, désir passionné de découvrir certaine « essence concrète » de l'être à deux.

Je n'approuve ni ne désapprouve, du moins ici, car mon propos est d'esquisser quelques traits de la jeunesse présente, et d'ESSAYER DE FAIRE COMPRENDRE. Lorsqu'on voit un garçon habillé bizarrement, — blue-jeans, sandales, cheveux longs, favoris, etc. —, ou une fille « hétéroclite », — queue de cheval, pantalon rouge ou vert vif, serrant, cherchant en tout les attitudes « dissymétriques », si peu féminines — il ne faut pas se hâter de proférer un jugement sans appel. Les jeunes, devant un monde « plein » où il semble ne pas y avoir de place prévue pour eux, pas de creux préparé pour les recevoir, mais seulement une forêt de vieillards qui occupent les postes-clés, se sentent nerveux ; ils ont peur d'arriver trop tard ; la « rose du matin » leur semble déjà trop tardive ; il faut cueil-

lir celle de l'aube, celle de l'avant-aube ; et ces « amours enfantines », pas toujours enfantines, finissent mal.

LA jeunesse, enfin, est GENEUSE, mais avec une sensibilité pour la responsabilité collective qui est remarquable. Si on passe trop vite sur les défaillances « individuelles », on appelle saud un « type » qui, ayant une responsabilité sociale, politique, économique, n'en use pas pour aider à chasser la misère et la maladie. On rapproche dans un même monde, Lénine, Gandhi, et Charles de Foucauld, parce que tous trois, à leur manière, ont pris conscience de la misère de millions d'hommes, tandis que des masses de « braves gens », avec toutes leurs vertus personnelles n'ont pas seulement levé le petit doigt. Qu'importe alors que Lénine soit marxiste, Gandhi de religion hindoue, et de Foucauld de religion chrétienne ? L'essentiel est leur action pour les masses.

Le danger de relativisme dogmatique est grave, on l'a assez dit, mais un élargissement doit se produire qui fasse entrer dans le monde moral les vraies responsabilités humaines. La « conversion » doit être aussi dévouement au cours de l'histoire, tel que Dieu veut qu'il aboutisse, pour l'édification du royaume de Dieu. La jeunesse, par son ardent désir de promouvoir un monde meilleur, risque de perdre de vue que la « révolution » commence par l'intime de chaque conscience ; mais elle nous rappelle aussi que notre charité doit devenir PLUS REALISTE, s'attaquant aux institutions pour les christianiser.

Lucide, aventurière, généreuse, la jeunesse est tout cela. Elle demeure l'espoir du monde. Et le Christ est mort pour elle.

dique, qui ne sait même plus former vraiment des hommes.

De tout cela, les jeunes Français ne sont pas responsables, mais ils en souffrent. S'il n'est pas exact de dire qu'ils sont, dans leur ensemble « immoraux et jouisseurs », il est exact que beaucoup d'entre eux sont déçus et déçus. On comprend aussi qu'ils ne se sentent pas dévorés d'enthousiasme envers un système politique qui a fait défilier au pouvoir vingt-cinq gouvernements en dix ans, et qui, il faut le reconnaître, n'a révélé aucun entraîneur de premier ordre, — mais il y en a-t-il aux Etats-Unis ? — Et cependant, cela serait encore inexact que de se borner à cette observation superficielle ; déçus, déçus, oui, beaucoup de jeunes Français reconnaissent l'être, mais c'est là leur première réaction : engage-t-elle le fond même de leur conscience ? Correspond-elle à un désespoir si total qu'il doive atteindre leurs sources vives ? Je ne le crois pas.

Beaucoup plus que DESESPÉRÉE, la jeunesse de France paraît être DISPONIBLE. Il y a en elle de profondes fidélités et des réserves de forces vives ; il y a aussi en elle une immense générosité et un désir de bien faire, malheureusement en grande partie inemployés. Le journaliste américain assure que « les jeunes Français voient aux Etats-Unis et en Russie se développer rapidement des civilisations techniques, et ils doutent de pouvoir jamais les rattraper ; je ne suis pas si sûr que cela soit exact. Les jeunes Français qui sont au courant réfléchissent, admirent comme il convient les réalisations techniques de leur pays, et ils ne pensent pas que le pays qui a construit les locomotives les plus rapides du monde, certains des avions les plus parfaits, entrepris de grands travaux non inégaux à ceux de Russie ou d'Amérique, fait jaillir le pétrole à Lacq et Parentis, — et fait bien d'autres choses encore, soit un pays définitivement écarté de la course vers le progrès technique. Au contraire : et c'est pourquoi les vastes projets en cours pour l'aménagement du territoire sont de ceux auxquels la jeunesse qui pense s'intéresse le plus passionnément. Un effort entrepris par les pouvoirs publics dans ce sens trouverait les jeunes prêts à y collaborer avec courage et ferveur.

En définitive, ce qui manque le plus à la jeunesse française c'est un but, un idéal concret, un vaste dessein créateur. L'équipement technique du pays devrait, certes, s'insérer dans ce dessein, mais non lui seul. Les Français ne sont vraiment heureux et n'atteignent à leur vrai niveau de vie que lorsqu'ils ont la certitude de servir un grand idéal humain. L'Europe à faire, — et même l'Afrique, — cela pourrait être ce dessein, et une France aussi plus créatrice, mieux adaptée aux exigences du temps. Le jour où il se trouvera, à la tête de la France, une équipe d'hommes capables de formuler ces intentions, de leur donner la puissance d'une idée-force, soyons en sûrs, cet état de déception et d'inactivité où nous voyons aujourd'hui la jeunesse de France cesser, et tous ceux qui se sentent douloureusement disponibles ne demanderont qu'à faire effort, tous ensemble, à plein collier, pour bâtir à leur pays un avenir digne de son passé, digne de lui.

L'ETUDIANT — COSEC

DANIEL ROPS

de l'Académie française.

justice pour notre jeunesse

Il faut le dire parce que c'est vrai : l'article consacré par le grand hebdomadaire américain TIME à la jeunesse française n'est ni exact ni équitable, et ce journal, d'ordinaire fort bien fait et informé, en le publiant a dérogé à ses traditions. J'ignore qui est l'auteur de ce reportage, mais il est évident, à le lire, qu'il a puisé le plus clair de son information dans une fréquentation assidue des caves « existentialistes » des environs de Saint-Germain-des-Prés, dans la lecture des romans ou de jeunes auteurs, — trop souvent des auteurs féminins, — racontent avec complaisance leurs aventures sexuelles, dans le spectacle des films où, avec une insistance, il faut le dire, navrante, les metteurs en scène s'acharnent à présenter les jeunes sous l'apparence de dévoyés de toutes sortes. C'est de ces observations qu'il a conclu que les jeunes Français d'aujourd'hui sont « désorientés, dégoûtés, déçus, désenchantés, immoraux et jouisseurs ». Toute la question est de savoir si de telles épithètes valent pour toute la jeunesse française, et si les quelques milliers de garçons et de filles qui y répondent sont les témoins valables des trois ou quatre millions de jeunes hommes, de jeunes femmes qui, courageusement, font face à la vie, travaillent, assument leurs responsabilités, et, contrairement à ce qu'écrit Time, n'ont pas pour dieux Sydney Pechet, Lionel Hampton et Claude Luter...

A cette manière de réquisitoire, un jeune Français de vingt-trois ans a répondu (dans l'hebdomadaire RIVAROL). Il se nomme Bernard Defossez. Je ne le connais pas plus que le journaliste de TIME, mais j'ai été frappé du ton sérieux, mesuré, équitable, de son article. A lui seul, ce texte, si les lecteurs américains de M. Karnow pouvaient le connaître, leur prouverait à quel point sont inexacts les assertions auxquelles il riposte. Qu'une jeunesse soit capable de s'exprimer, par la plume d'un des siens, de cette façon, c'est déjà la preuve qu'elle n'est pas tout entière telle qu'on nous la présente. Au surplus, je ne pense pas que M. Bernard Defossez soit seul de son espèce, et pour ma part, je connais un bon nombre de jeunes hommes et de jeunes femmes de son âge qui pensent exactement comme lui, et à la lecture des injustes critiques américaines réagiraient exactement de même.

Il n'y a pas besoin de connaître très à fond les jeunes de France pour savoir qu'ils ne sont pas tous des J3 meurtriers, ni des neurasthéniques imbibés de scotch-whisky, ni des héroïnes de Mme Françoise Sagan. M. Karnow note, sans y insister, que chez beaucoup de jeunes Français « subsiste la pratique religieuse » ; cela n'a-t-il pas, en soi, une grande signification. A-t-il vu sur les routes de

Chartres ces quinze mille étudiants qui, aux jours de la Pentecôte, sont allés, durant des dizaines de kilomètres, en chantant des prières et en méditant des hauts problèmes spirituels ? S'il ne pouvait pas pénétrer dans les chambres où tant de jeunes travaillent quinze heures par jour pour préparer des programmes qui sont sans doute les plus difficiles du monde, est-il allé assister à quelque séance d'oral des concours d'agrégation, de l'Ecole d'administration ou de Polytechnique ? Est-il allé voir, dans quelque grand rassemblement, la jeunesse agricole de France. Il suffit de lire son article pour soupçonner combien son information était limitée.

La vérité, Bernard Defossez l'a très bien dit. S'il existe dans la jeunesse française, une écume de fanfarons du vice, — mais n'y en a-t-il pas aussi aux U.S.A. ? et les « Teddy-boys » de Londres sont-ils plus estimables ? et les « vitelloni » de Rome ou de Milan ? — si c'est, précisément, ces piètres témoins d'une génération qui attirent l'attention des romanciers et des cinéastes, il est d'une iniquité scandaleuse d'identifier à eux toute la jeunesse de France. La vérité encore, c'est que, s'il y a des critiques à formuler envers cette jeunesse, sa responsabilité est beaucoup moins grande que celle de ses aînés, qui lui ont pré-

paré les conditions de vie dans lesquelles elle a à courir sa chance.

Car il faut le dire aussi, parce que cela aussi est vrai, les conditions dans lesquelles les jeunes Français d'aujourd'hui se trouvent placés sont infiniment plus dures que celles qu'ont connues leurs pères. La société française s'est, en trente ans, durcie, compartimentée : il est très difficile à un jeune de s'y faire sa place. La dévaluation de la monnaie, le déséquilibre des standards de vie, travaillent contre les jeunes ; par exemple les bourses d'enseignement accordées aux étudiants ne représentent pas, en valeur or, la moitié de ce qu'elles étaient au temps où je préparais l'agrégation. La crise du logement pèse surtout sur les jeunes ; sait-on que 55 % des jeunes mariés entre 1950 et 1954 vivent dans des conditions anormales, logés souvent dans des chambres de domestiques où la naissance d'un enfant prend l'allure d'une catastrophe ? Il faut ajouter qu'en retardant, comme on le fait depuis dix ans, d'année en année, la réforme de fond en comble de l'enseignement, la France met sa jeunesse dans un porte-à-faux constant, en déséquilibre entre une formation technique trop souvent insuffisante et une éducation de type encyclopé-

La « nouvelle vague » est une notion qui, pour moi, ne correspond à peu près à rien. Il y a des années que j'entends parler de la jeunesse, et je ne suis jamais arrivé à distinguer en quoi la jeunesse différait des autres âges de la vie. Je connais des jeunes gens intelligents et des jeunes gens idiots, des vieillards délicieux et des vieillards imbéciles, des quinquagénaires hardis et des adolescents poltrons, et ainsi de suite. Lorsque j'avais dix-huit ans, je lisais toujours avec ébahissement les affiches qui, dans les rues, s'adressaient aux « jeunes » ; « de qui veulent-ils donc parler ? » me demandais-je. A dix-huit ans, je ne me sentais pas particulièrement jeune, de même qu'aujourd'hui, à trente-huit, je ne me sens pas particulièrement vieux. L'enfance et la jeunesse ont été pour moi des périodes détestables, marquées par la pauvreté et l'ennui ; je n'avais qu'un désir : en sortir, au plus tôt, atteindre sans tarder l'âge d'homme. Tout cela pour vous dire que la jeunesse ne m'intéresse pas, et que le « problème de la jeunesse » me laisse indifférent.

Je crains que ma réponse ne soit guère utilisable, mais enfin, puisque vous avez été assez aimable pour me demander mon avis, je vous l'envoie.

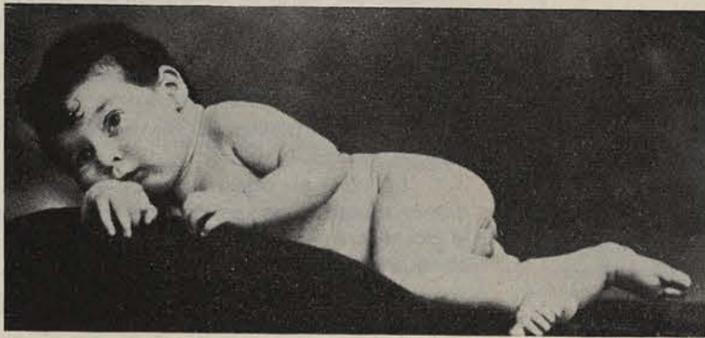
JEAN DUTOURD

ROLAND BACRI

du Canard Enchaîné

la jeunesse de l'histoire

OU LE SONGE D'UNE NUDITÉ



*N'est-il pas beau, l'enfant, avec son beau sourire ?
 Ses yeux déjà poètes ? J'avais alors trois mois.
 Je vais prêter à rire
 Mais je dois avouer que je me sens tout chose
 De me voir si petit, potelé, blanc et rose,
 Dans ma nudité d'ange.
 Les années ont passé... Que reste-t-il mon Dieu,
 De cette nudité qui fait plaisir aux yeux ?
 Ah ! mon Dieu, comme on change !
 Je ne connus qu'enfant, le bonheur sans mes langes.*

PAUL GUTH

une génération plus sérieuse

Q'EST-CE qui caractérise cette « nouvelle vague », comme la nomme Françoise Giroud ?

Avant tout, je m'empresse de le dire, seuls ses éléments les plus faisantés ressemblent aux personnages de Françoise Sagan. Ou plutôt ces fruits pourris de la publicité ne représentent qu'eux-mêmes, c'est-à-dire un tout petit monde d'éccœurés, à base de whisky, et de fils et filles vautrés dans leur carnet de chèques.

Je voudrais d'abord parler de l'aspect physique de nos nouveaux. Il est infiniment plus délectable que celui des vagues précédentes. On se souvient enfin que les sexes existent. Les garçons arborent des moustaches, des cheveux en brosse ou des crânes de boxeurs, bref, tout ce qui, dans le système pileux, peut les viriliser. Ils se font des têtes Henri III ou Henri IV, bien gauloises, où l'ironie peut se manifester beaucoup plus, par exemple, que sur les occiputs gominés ou les dessous de nez glabre de l'entre-deux-guerres.

Quant aux filles elles appartiennent à une des générations les plus féminines et les plus plastiques qui ait existé depuis cent ans. Pour leur coiffure elles flottent dans l'éclectisme le plus large, ce qui prouve qu'elles gardent une certaine liberté à l'égard des impératifs de la mode, et qu'elles prennent leur bien où elles le trouvent.

Les unes portent les cheveux dépeignés à la Brigitte Bardot, les autres de longs cheveux de noyées, ultimes séquelles de la vogue expirante des caves de Saint-Germain-des-Prés, d'autres les cheveux tondus à la Jean Seberg, d'autres la queue de cheval ; d'autres deux petites tresses qui sautillent sur leurs épaules ; d'autres, une seule tresse, déversée d'un côté ; d'autres un chignon de petite femme 1900.

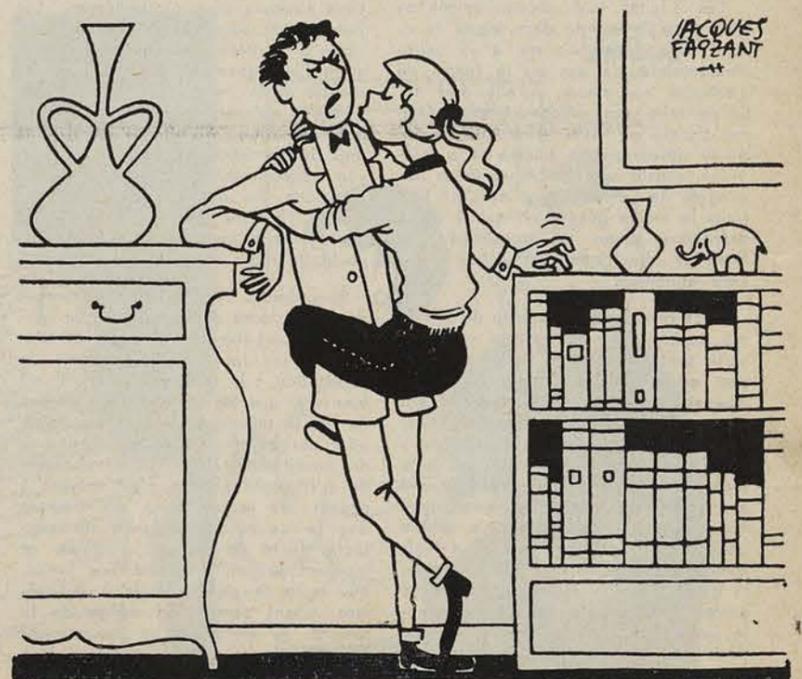
Cette « nouvelle vague » est bien divisée.

Mais je crois que voici quelques-uns de ses traits essentiels qui s'appliquent à la moyenne de ses représentants.

- Indifférence à l'égard de la politique et des proclamations, la main sur le cœur, qui ont dégoûté tout le monde.
- Franchise plus âpre à l'égard de tous les problèmes.
- Absence d'illusions.
- Désir de servir, mais on ne sait pas toujours quoi.
- Passion pour le travail, qui devient une raison d'être.
- Amour plus profond, se résolvant plus tôt dans le mariage.

Amour-refuge contre la dureté des temps, avec l'acceptation des responsabilités qu'entraîne le mariage : enfants, réduction de la liberté et des loisirs.

Bref une génération plus sérieuse, née sous la menace de l'Apocalypse atomique, et qui, pourtant, a le courage de redresser la tête et de faire front. Une des générations les plus en péril. Une de celles qui, depuis longtemps, mérite le plus d'amour et de respect.



— Dites, vous allez m'aimer comme ça encore longtemps ?

MAX-POL FOUCHET

ANDRE LABARTHE

Directeur de « Constellation ».

problème de la jeunesse ou problème d'éducation ?

AUCUNE société — civilisée ou non — ne s'est jamais désintéressée de préparer les jeunes à aborder l'âge d'homme. Et c'est bien ce passage de l'adolescence à l'état d'adulte qui constitue un problème et qui, il faut le dire, en a toujours constitué un. Les conflits de génération ne datent pas du XX^e siècle... Mais la civilisation technico-industrielle du XX^e siècle, nivelant les styles de vie et transformant radicalement nos modes de pensée, ne rend pas seulement plus aigu un problème vieux comme le monde : elle le pose dans des termes si nouveaux, et qui évoluent si vite, qu'il n'y a rien d'étonnant à voir les spécialistes — pédagogues, psychologues, sociologues, etc. — se reconnaître pour le moins débordés.

Mais s'il y a un problème des jeunes, celui-ci n'est-il pas d'abord posé par leurs aînés, condamnés à affronter un monde nouveau auquel eux-mêmes n'ont pas été préparés ? Un monde où tout s'est accéléré, le rythme de vie, la vitesse des informations, la diffusion des découvertes. Un monde où chaque homme est non seulement voisin des peuples qui lui sont le plus éloignés, mais encore contemporain des événements qui lui sont le plus étrangers. Un monde où il n'y a plus de formes de culture privilégiées, non plus que des classes privilégiées pour bénéficier de la culture. Et ce qui est le plus nouveau, comme l'a dit Robert Oppenheimer, c'est encore ce changement de rythme, du rythme lui-même, qui fait que le capital de connaissances ne cesse d'augmenter : au moment même où il s'universalise, le savoir entraîne une telle spécialisation, qu'il est devenu inconcevable de le dominer.

Les adultes sont nécessairement en retard sur le monde dans lequel ils vivent : la génération qui a vu naître l'automobile n'a pas eu le temps de s'adapter aux avions, qu'elle doit déjà se faire aux voyages interplanétaires ; c'est la même encore qui, ayant vu se développer le cinéma et la télévision, assiste aux révolutions issues des progrès de l'électronique, et c'est toujours la même génération qui, à peine exploitées toutes les possibilités de l'énergie électrique, est entrée dans l'ère atomique.

Si ce retard n'est pas vécu de la même manière par les jeunes — parce qu'ils sont jeunes — ils ne le ressentent pas moins. D'abord parce que les moyens modernes d'information ont bouleversé la notion même d'expérience : il n'y a plus une « expérience » propre aux aînés et, séparé de cette expérience, un apprentissage réservé aux adolescents. Le « Tu verras, mon fils, quand tu seras grand... » semble dérisoire, si l'on songe que les enfants sont amenés à connaître par la presse, le cinéma ou la télévision, le même univers que leurs parents. Et si l'on note, en passant, que les besoins de l'industrie moderne sont tels, que les adultes doivent souvent reprendre le chemin de l'école pour se qualifier dans leur métier. L'éducation permanen-

te », jadis revendication des seuls mouvements ouvriers, est devenue une nécessité collective... Partageant la même expérience — sauf celle des responsabilités — comment les jeunes ne révéraient-ils pas d'être traités en adultes ?

Ensuite, leur « apprentissage » même est conçu suivant des formules qui n'ont pas changé depuis un siècle. Ce phénomène n'est pas particulier à la France : il se manifeste dans tous les pays civilisés où la poussée démographique et la démocratisation, multipliant les candidats à toute forme de culture, posent brutalement le problème d'une éducation de masse. Aux Etats-Unis, en Angleterre comme en France, c'est un fait qu'il n'y a plus assez de maîtres, plus assez d'écoles, plus assez de Facultés. Et partout la durée de la scolarisation tend à augmenter, aggravant encore le déficit en professeurs et en locaux.

En outre, chacun pressent, ici et là, sans trop savoir comment les bien concevoir, que des formules nouvelles de pédagogie doivent être mises au point, des programmes nouveaux élaborés, des moyens nouveaux mis en œuvre, notamment les moyens audiovisuels. Il s'agit, en effet, d'intégrer à l'éducation toute l'« expérience » du monde moderne qui s'accompagne non seulement de bouleversements techniques et sociaux, mais encore d'une véritable mutation intellectuelle. « L'humanisme », que l'on présente toujours comme menacé par le règne du machinisme, du rendement et de la productivité, se renoncerait s'il continuait à faire monde à part, à boudier la réalité : il lui appartient d'aider les adultes comme les jeunes à prendre conscience des pouvoirs, autant que des limites, de l'univers technico-scientifique dans lequel ils sont appelés à vivre toujours plus profondément. Les jeunes gens sont particulièrement sensibles à ce décalage, car les frontières entre l'enseignement de l'école et les réalités de la vie moderne sont si artificielles, qu'elles constituent un non-sens pédagogique. Il y a en France tant de candidats au bachot, d'un savoir approximatif sur les guerres de Napoléon, les écrivains du XVII^e siècle ou l'histoire de la philosophie, et qui ignorent comment fonctionne un poste de radio...

Sans doute, l'égalisation des niveaux de vie, et donc des possibilités de confort, risque-t-elle effectivement de supprimer l'un des grands stimulants de l'éducation : le sens de l'effort. Il est bien vrai que les tentations du cinéma ou de la télévision ne sont pas faites pour donner le goût de la réflexion et du travail intellectuel. Quand on parle de « blousons noirs », c'est souvent à propos de jeunes gens qui traînent dans la rue ou dans les salles de spectacle, faute de centres d'intérêt, et ignorant à quoi employer leur temps, qui vaille la peine. Livrés à eux-mêmes, vivant comme en marge de la société, ils expriment un ressentiment qui n'est la plupart du temps qu'une manière désespérée de s'affirmer. Leur agressivité même est le signe d'un désarroi. Et s'il n'est aucun régime, à

IL S'AGIT D'UN FRAGMENT D'UNE IMPROVISATION FAITE DEVANT LES CAMERAS DE LA R.T.F. AU COURS DE L'EMISSION LE FIL DE LA VIE.



L'ERGOT

L'Est comme à l'Ouest, qui échappe à ce phénomène, ne faut-il pas en conclure que les sociétés industrialisées engendrent, avec la douceur de vivre, l'ennui des facilités modernes ?

Devenue affaire de gouvernement à l'échelle collective, l'éducation se heurte en fait non pas au problème de la jeunesse, mais au problème des moyens à promouvoir pour lui permettre d'affronter l'avenir. Un avenir auquel elle n'est pas seulement intéressée, mais dont elle est le principal bâtisseur : la jeunesse n'a plus à prendre une succession. Au soir de la vie, le père passant le flambeau à son fils, c'est cela même qui est du passé. Aujourd'hui, si les jeunes ont toujours l'impression de précéder les anciens, c'est qu'ils ne participent pas seulement à la même aventure : ils sont d'abord des franc-tireurs d'un monde dont aucun visionnaire ne peut raisonnablement tracer la moindre esquisse. Très tôt, très vite, l'échelle des métiers sera révisée et modifiées les hiérarchies des techniques. Mais la poussée démographique ne peut qu'entraîner une formidable rivalité de talents. Encore faut-il que la jeunesse soit armée pour affronter cette compétition — non pas « faisant bien », comme on disait autrefois, c'est-à-dire en imitant au mieux les parents et les maîtres, mais en innovant, en se rendant apte à épouser instantanément toutes les formes imprévisibles d'une civilisation en accélération constante.

QUE la jeunesse soit la plus grande richesse d'une nation, c'est là un lieu commun ressassé, un thème pour les discours des politiciens. Nul n'y contredira.

Cette banalité doit être pourtant répétée, voire cornée aux oreilles de beaucoup. Il y a, dans le monde contemporain, un certain mépris (sinon un mépris certain) pour les jeunes. En France, par exemple, l'expression « J 3 » s'accompagne presque toujours d'une nuance péjorative.

Pour de nombreux « adultes » — (s'ils savaient comme ils le sont peu mentalement !) — le J 3, nourri de la littérature de M. Sartre ou de Mlle Sagan, hypnotisé par la « fureur de vivre », est un personnage asocial, dangereux, qu'il faut surveiller de près. Ces « adultes » insistent sur la criminalité juvénile. Autrefois, disent-ils, il n'en allait pas de même. On ne lisait pas, dans les journaux, le récit de ces crimes cyniquement commis par des jeunes.

Que valait la jeunesse d'autrefois ? Etait-elle si innocente ? Il est bon de rappeler que la juridiction de l'enfance délinquante date des années 1900, — « la belle époque ». Quant aux maisons de correction, elles sont plus vieilles encore : elles datent des débuts de la III^e République.

Aussi bien le mal n'est-il pas français. Il est international. Nombreux sont les crimes commis par des moins de vingt ans aux U.S.A.

Mais que valent ces crimes, si on les compare à l'immense sérieux dont témoigne la jeunesse aussi bien dans les ateliers que dans les salles de cours. Nous ne nous leurrons pas : nous disons bien « sérieux ». Tous les sondages d'opinion, toutes les enquêtes menées auprès des jeunes en témoignent.

Enfin les crimes commis n'ont-ils pas au moins, une circonstance atténuante ? Permettez-moi de vous dire : chaque fois que l'on condamne l'un de ces garçons, mon cœur se serre.

Il me semble que l'on ne condamne pas LE VRAI COUPABLE.

Qui est-il, demanderez-vous, ce vrai coupable ? Je vais vous le dire.

Le vrai coupable, c'est vous, c'est moi, c'est nous.

Ne vous fâchez pas. Réfléchissons. Qu'avons-nous offert, qu'offrons-nous aux jeunes d'aujourd'hui ?

Prenons le cas d'un jeune Français né vers 1935.

En 1940, il a cinq ans. Il est trop jeune pour comprendre la défaite, mais il a connu l'exode, les colonnes d'hommes et de femmes mitraillées sur les routes par les stukas, il garde dans sa chair le souvenir de la peur, — et plus tard il apprendra combien ses parents se sont laissés bernier par des slogans du genre : « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts ».

Après, vint l'occupation, — les privations, — c'est-à-dire le marché noir : le sucre que l'on achète chez le boucher, la viande que l'on achète chez la concierge — Le système D. La « débrouillardise ». La vie « à la petite semaine ». L'existence « à la sauvette ».

En 1945, notre garçon a dix ans. La victoire. La Résistance est à l'honneur. Le pays est libre. Mais de la Résistance, il s'apercevra qu'il ne reste bientôt plus rien, qu'elle s'est laissée dévorer par les habiles et les politiciens. Un jour viendra même où il saura qu'un général allemand commande aux troupes françaises.

Lorsqu'il atteint sa dix-neuvième année, à quoi assiste-t-il ? A Dien-Bien-Phu.

Le voici en âge de porter les armes. Il les porte. Regardez-le. Il est dans un camion militaire, avec ses camarades, le doigt sur sa mitrailleuse. Il roule dans un djebel, scrutant chaque rocher d'où peut jaillir la mort.

Il est en Algérie, voici le cadeau que nous lui avons fait pour son entrée dans la vie : un combat douteux. Et quand il revient, que constate-t-il ? L'inacceptable indifférence de trop nombreux Français à l'égard de ce combat.

Il s'aperçoit que, nous, les adultes, l'avons trompé. Nous avons accepté les mensonges — et c'est lui, en fin de compte, qui souffre.

Alors, s'il a le cœur bien accroché, il se met au travail. S'il est faible, il cède au dégoût, au cynisme, — et nous le condamnons.

Il n'est pas un Français digne de ce nom qui ne sache que la France a besoin de réformes profondes. Qui les accomplira, ces réformes ? Notre jeunesse. Je l'espère, car j'ai foi en elle — et je ne crois plus guère aux hommes de mon âge.

Une révolution, disait Charles Péguy, « est de l'ordre de la jeunesse, de l'enfance même — et de ce qu'il y a de plus rare et de plus précieux quand on a le bonheur de pouvoir en trouver dans ce monde moderne : LA FRAICHEUR ».

La jeunesse, la fraîcheur, vous le savez, ne dépend pas de l'âge légal.

Mais quand la maturité est vieille, quand la vieillesse est vieille, comment la jeunesse serait-elle jeune ?

Il y a dans tout visage de jeune Français, une accusation contre nous. Sachons la reconnaître, avant de juger. Et ce que je dis pour la France vaut, je le crois, pour tous les pays du monde.



MICHEL DE SAINT-PIERRE

nouvelle race ?

Il y a quelque temps, un garçon de vingt ans m'a adressé une lettre ouverte — à la suite d'une enquête que je faisais sur la jeunesse. Voici ce qu'il m'écrivait — et je ne citerai que le début de sa lettre :

« Monsieur,

« Vous nous parlez du « désir d'évasion de milliers de jeunes devant un monde sans cesse plus robotisé ». Certes, à notre époque où les servitudes techniques et l'accroissement démesuré de nos besoins nous font vivre à un rythme sans cesse accéléré, nous nous trouvons entourés d'un scepticisme de principe, d'une ironie destructive des valeurs. Il serait donc logique que nous cherchions un peu de fraîcheur. Mais serait-ce désir d'évasion ou simple distraction ?

Tout ce que nous voyons ou entendons au cours de notre vie quotidienne provoque le plus souvent une irritation constante de tous nos appétits. Mais cherchons-nous réellement à nous évader de cette incessante tension ?

Sans doute, sommes-nous déjà trop « robotisés » nous-mêmes. Portant l'uniforme gris quand la mode est au gris, conditionnés dès notre plus jeune âge aux voyages collectifs, aux vacances en commun, bref à une vie strictement impersonnelle, nous n'avons pas pu développer suffisamment notre goût pour les curiosités de l'esprit, ce goût qui se forme par la réflexion personnelle et conditionne tous nos moyens d'évasion. En somme, nous sommes devenus incapables de nous évader.

Qu'attendons-nous donc de l'écrivain ?

Assurément autre chose que ce que nous offre l'ensemble des romans actuels...

Il est sans doute utile de ne pas ignorer ce que l'homme doit à la nature: ses aptitudes et ses cruautés animales. N'est-il pas plus utile encore d'insister sur ce que l'homme doit à lui-même ? Il y a derrière nous tant de vertus, d'efforts, de sacrifices accumulés — et niés. Il est certain que la littérature s'appauvrit en appauvrissant son objet.

« Il est certain aussi que nous attendons autre chose de l'écrivain qu'un appel continu au laisser-aller. Nous avons plus que jamais à défendre, dans notre vie de tous les jours, certaines qualités humaines, une certaine intuition morale qui peuvent seules nous amener à la somme des dévouements nécessaires pour sauvegarder notre équilibre social... »

VOILA ce que me disait ce jeune homme.

Et je vais aujourd'hui lui répondre. Mais j'ai bien l'intention, en lui parlant, de vous parler à tous — et peut-être, de répondre aux questions muettes de la plupart d'entre vous.

Je ne vous cache pas, dirai-je à ce jeune homme, que certains passages de votre lettre m'ont ému. Reprenant vos termes mêmes, remontant le fil de votre pensée, je vais essayer de vous répondre sans invoquer le droit d'ainesse et comme je répondrais à un homme de mon âge; exactement comme je me réponds à moi-même...

Ne laissez aucune prise au scepticisme de principe, à l'ironie destructive des valeurs, que vous semblez redouter.

Tuez donc en vous le respect humain qui protège et développe cette ironie et ce scepticisme.

Ayez l'impudeur de vos mouvements d'âme; le courage de vos révoltes et celui de vos ruades.

Compromettez-vous...

N'acceptez en aucune manière ce rythme accéléré de la vie moderne que vous faites profession de haïr. Subissez le jusqu'au jour où vous pourrez le surmonter mais, encore, une fois, ne l'acceptez jamais.

Ne vous évadez point comme on « passe le mur » d'une école — mais soyez en état permanent d'évasion.

Ne permettez pas à la vie de vous épuiser; d'entamer votre énergie; de boire vos sources profondes.

Ne croyez pas que la mode soit au gris. Cela n'est pas vrai, et ne le sera jamais. Reniez le gris; niez l'existence même du gris.

Gardez votre âme contemplative; votre âme immortelle dont la nature est d'être large ouverte sur le monde, et tournée vers le visage de Dieu. Et ne me dites pas que la chose est impossible dans les temps agités où nous voici. Je connais des contemplatifs qui sont plongés « dans le siècle », en pleine pâte vivante, comme vous et moi. Davantage: il n'y a jamais eu, à nulle époque, autant de contemplatifs qu'aujourd'hui; autant de cathédrales de la prière dressées par dessus les villes; autant d'âmes offertes à la vérité, délibérément, comme des vitraux au soleil, et projetant les couleurs de Dieu sur notre sol.

Gardez l'esprit ouvert à la culture. Vous semblez croire, en désespéré que c'est difficile. Mais il n'y a rien de plus facile — car l'humanisme n'est pas une expérience ni un savoir: c'est une attitude. Je connais des humanistes de vingt ans qui, cependant, n'ont pas assez de loisirs pour laisser pénétrer en eux la culture. Qu'à cela ne tienne! Ils attendent. Ils sont ouverts. Et, tôt ou tard, quand ils auront déblayé la vie autour d'eux, leur confiance trouvera sa récompense et son achèvement. Nous savons bien ce que c'est tout de même, l'humanisme! Et nous savons bien qu'il n'a jamais été plus vivant que parmi nous: c'est la patience de l'esprit, l'attente gratuite et végétale de la connaissance, la terre privilégiée qui reçoit les graines des quatre vents, sans que la fleur y soit jamais d'un moindre prix que le blé.

Soyez curieux. Essentiellement et d'abord curieux...

Faites votre miel et votre venin de toutes choses. Mais le goût se forme, comme vous le dites, par la réflexion et la recherche personnelles.

Quant à l'esprit créateur, il ne connaît absolument pas d'autres bouillons de culture que la méditation solitaire. Vous vous plaignez de l'uniforme (civil), des voyages collectifs, de la vie grégaire que l'on vous fait mener dès l'enfance. Mais où diable avez-vous trouvé que la vie de communauté soit un obstacle à cette « réflexion personnelle » dont nous parlions et que vous évoquez comme un paradis perdu? L'homme est seul, Dieu merci! Dans la foule, au milieu de la rue, à l'hôpital même où la souffrance est un trait d'union, au centre de cette chaîne qu'est le travail collectif, il est merveilleusement seul. De quoi vous plaignez-vous?

« Incapable de nous évader », dites-vous aussi. Vous revenez à cette notion qui vous obsède, j'y reviens aussi. L'évasion est comme l'humanisme, je le répète: un état.

Permettez-moi à ce sujet une brève confidence. J'ai connu le collègue, la Sorbonne, l'usine comme ouvrier, la vie conventuelle des navires de guerre comme matelot. J'ai connu l'existence de caviar humain du temps de guerre; puis celle de la clandestinité où l'on a conscience d'une dépendance mutuelle absolue. J'ai été « para-fonctionnaire », j'ai connu, je connais encore la vie de bureau. Je circule en auto à Paris et je « pratique » aussi le métro à mon corps défendant.

Et pourtant, croyez-moi: je n'ai jamais été dans le troupeau. J'ignore ce que c'est. L'homme est le seul animal pour qui n'existent ni mur, ni étable, ni enclos, ni prison. Il porte en lui cette liberté indestructible de la solitude — et peut-être vous manque-t-il simplement de le savoir.

N'écoutez jamais ceux qui cherchent à vous écarter de vous-même, car vous avez la grâce d'être unique au monde, irremplaçable, en dépit de peu de place que vous occupez. L'enseignement chrétien vous dit: « Aimez votre prochain COMME VOUS-MEME ». N'est-ce pas étonnant? Pour ma part, je n'arrive pas à m'aimer autant que j'aime les autres. Mais j'essaie. Essayez, vous aussi. Et si l'on cherche à détruire en vous l'affirmation de vous-même, le sens créateur de votre liberté, la conscience exaltante de votre autonomie personnelle, on a tort. Il n'y a que cela qui compte puisque vous n'aurez à donner que cela.

Exigez beaucoup. C'est une charité d'être exigeant. Romancier, essayiste et bientôt auteur de théâtre, je n'attends pas autre chose de vous que l'exigence.

Vous attaquez le roman contemporain. Je ne le défends certes pas. Mais je pense que suivant la pente d'une certaine mode, vous n'avez peut-être pas été heureux dans vos lectures. Bien sûr, « la littérature s'appauvrit en appauvrissant son objet ». Lisez donc Albert Camus, Romani Guardini, et le Père Teilhard de Chardin — et n'achetez pas le prochain roman de Mlle Françoise Sagan.

Mais revenons à vos exigences. Il me plaît de vous entendre évoquer, derrière nous, « tant de vertus, d'efforts, de sacrifices accumulés — et niés ». De ces trésors, en effet, nous sommes tous comptables. Vous dites avec un bonheur d'expression que « nous avons plus que jamais à défendre, dans notre vie de tous les jours, certaines qualités humaines, une certaine intuition morale... »

Pourquoi diable faut-il que vous ajoutiez: « pour sauvegarder notre équilibre social »? Il me semble que vous mettez la charrue avant les bœufs. Je ne vois pour ma part, je le répète, qu'une seule harmonie à sauver: l'équilibre personnel. Et je pense bien que le reste nous sera donné par surcroît.

Cultiver son jardin pour en offrir les fruits. Chercher la lumière dans l'effort. Trouver l'harmonie en soi, parce qu'elle est contagieuse. Vivre dans cette solitude créatrice et rayonnante qui est la condition même de l'amour. Préparer, comme disait le Père Teilhard, l'avènement de cette « conscience supérieure » qui déjà creuse lentement son chemin dans le chaos...

« Qu'est-ce que le bonheur? » demandait à un grand homme une jolie femme.

« Le bonheur? dit-il, c'est le plein épanouissement de mes facultés... »

Je vis de croire qu'une telle affirmation, dans son apparent cynisme, est la réponse à toutes vos angoisses — en un temps où l'humain, le social, l'euro-péen, le mondial encombrant tout; où ces notions remplissent les grandes bouches, et les petites.

Et si je me croyais digne de répondre par un message à votre lettre, je dirais, sans craindre d'évoquer l'Évangile: vous avez d'abord un être à aimer, à compromettre, à défendre, à sauver et à donner: vous-même!

la jeunesse ?
une force
inorganisée

JACQUES BIEBUYCK

Rédacteur en chef du « Ligeur »
Frère Jacques de « La Métropole ».

Personne ne connaît la jeunesse. On connaît trois jeunes, ou dix, ou cent; et puis, on lit ce que les autres écrivent de la jeunesse, chaque fois sur la base d'une expérience particulière.

Je n'attache aucune importance aux informations sensationnelles, à ce visage « publicitaire » de la jeunesse créé par le cinéma, la presse, les magazines.

« Tout ce qui est exagéré est insignifiant ».

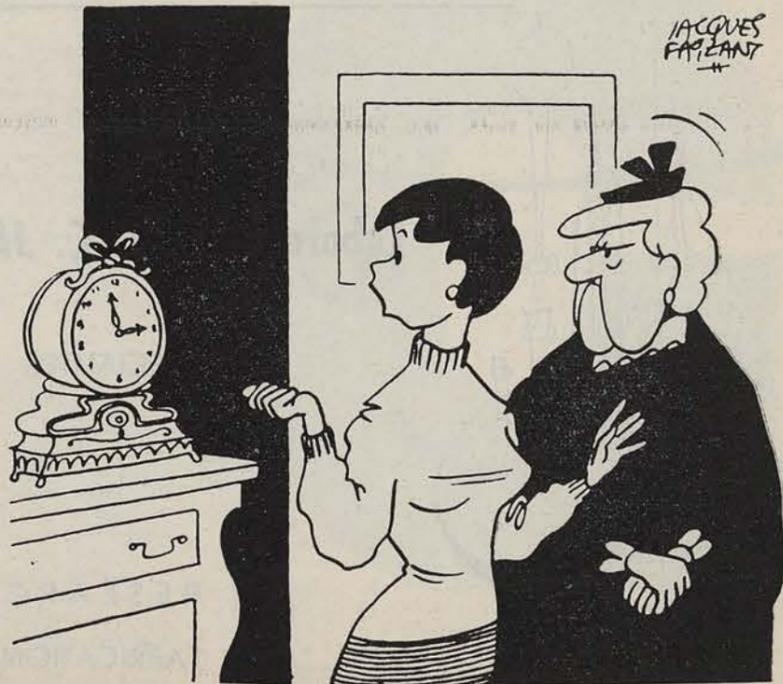
Mais je crois que notre temps donne plus de relief au mal comme au bien, et permet d'aller plus loin dans une voie comme dans l'autre. Même les médiocres sont plus voyants. Il existe un certain appel vers l'intensité.

Il me semble que les jeunes ont tort de ne pas se prendre davantage au sérieux: ils pourraient constituer une force, bien encadrés, même dans la vie politique.

Les masses dont le niveau de développement intellectuel est faible et quasi enfantin font, en fin de compte, l'opinion. Pourquoi pas la jeunesse?

Quand les jeunes se laissent manœuvrer par des modes, des engouements, ils abdiquent, ils permettent qu'on use d'eux à des fins douteuses, ou troubles, ou commerciales.

Les jeunes ont à prendre une conscience collective de ce qu'ils sont, de ce qu'ils veulent. L'avenir immédiat, notre vieillesse, sera leur âge mûr.



Ça ? Oh ça, c'est vachement vétuste, ça date au moins de la fin du XIX^e siècle.



ABBÉ GUY JANSSENS

jeunesse étudiante et vie religieuse

LES PHARISIENS DISENT ET NE FONT PAS ! CECI, BIEN DES JEUNES LE REPROCHENT A LEURS PARENTS. LE RHETORICIEN TROUVE MOCHE QUE DES ADULTES A LA FOIS PRATIQUENT LA RELIGION ET APPARAISSENT PLUTOT PALES EN TEL SECTEUR DE LEUR VIE. A L'UNIVERSITE, APRES UN MIXAGE D'IDEES PROPRES AU GARÇON DE MILIEU CHRETIEN TRADITIONNEL AVEC CELLES DU MARCHÉ UNIVERSITAIRE OUVERT A TOUTES LES TENDANCES, ON RETROUVE PLUSIEURS VARIETES D'ETUDIANTS CHRETIENS OU D'INDIVIDUS DITS TELS.

Le chrétien de tradition superficielle (est-ce la masse ?) ne subit pas une chute de tension spirituelle (puisqu'au-paravant déjà cette tension était basse...) mais il s'estime débarrassé — ne disons pas frustré — d'un pseudo-appui religieux, d'un garde-fou (!) auquel il n'avait jamais concédé grand prestige. Nulle barrière ne séduit. Les habitudes religieuses tombent alors d'elles-mêmes. Pour soi-même ; parce qu'on les trouve étiquées. Aux yeux des parents, parce que le programme universitaire est chargé... No Time ! Ou alors par souci de loyauté, on prie les parents qui agitent encore l'obligation de la messe du dimanche ou le conseil d'une confession trimestrielle, de se rendre au bout du quai et de nous laisser la paix.

Par souci de loyauté, on fait vite alors un petit syllogisme pour tenter d'assassiner quelques remords insolents :

— Pour être utile, une religion doit imprégner la vie.

— Or ma religion ne représente rien dans ma vie.

— DONC MA RELIGION EST INUTILE.

Et l'on s'en tient là.

C'est comme le gars qui, au premier jour du Carême de cette année, disait : — « Faudra bien que je r'tourne chez moi. Mes parents sont là ; i m'faudra aller à la messe ».

Il y a deux constatations à faire ici : la plus frappante ne me semble pas être la première, à savoir que ce fils

se laisse coiffer par ses parents dans un domaine où il serait grand temps d'agir personnellement, mais plutôt la seconde : la messe, suprême ennui !

NE DISONS PAS, IL N'A RIEN COMPRIS

S'il est bon de faire des diagnostics de milieux et d'essayer d'étiqueter les situations, il reste toujours dangereux et certainement injuste de cataloguer un homme.

Mais cet « ennui », cette atonie religieuse qui marque bon nombre d'étudiants issus d'un milieu à traditions religieuses superficielles, est normal. Dans trop de familles, dites chrétiennes, la Foi dort. Quand l'universitaire d'aujourd'hui était un gamin de douze ans (l'âge le plus équilibré de la vie) et qu'il lui arrivait de s'enthousiasmer, combien de fois ne l'a-t-on pas modéré... ?

Quand, adolescent, il lui arrivait d'exprimer tout haut, avec la fougue et l'intransigeance de sa personnalité naissante, les exigences très pures d'un « christianisme à sa source », on lui laissait entendre qu'il n'avait pas l'âge pour juger, et que plus tard, seulement, il serait à même de saisir les différences existant entre la vie et la religion et l'assouplissement nécessaire de celle-ci par rapport à la vie sociale économique et politique ! ! !

Si, enfin, le jeune homme de fin d'humanité semblait émettre des critiques apparemment peu orthodoxes concernant les origines du monde et de l'homme, la maman s'effarouchait, le père changeait de sujet ou improvisait une sortie urgente pour échapper à un dialogue où son ignorance serait prouvée.

L'étudiant de cette famille-type est normalement convaincu que la générosité ne doit pas survivre à l'enfance, que l'Evangile n'est plus qu'un livre de musée, que l'Eglise n'est qu'une société moralisatrice et la doctrine dépassée par la science.

FAUT-IL DONC INCULPER LA FAMILLE ?

Partiellement.

Mais la famille incrimine l'école et son cours de religion.

Que penser ?

Que les titulaires des cours de religion doivent être « au poil ».

Mais que leur répondre quand ils rétorquent que les préjugés familiaux sont quasi indestructibles et qu'un cours n'est tout de même qu'un cours ? Une seule réponse et elle est à charge du gargon : Est-il faux de dire que tout jeune, de milieu plus ou moins chrétien, a tout de même bien rencontré un chrétien authentique, laïc ou prêtre, dont il eût pu suivre la piste ?

Comme déjà dit, la religion est vie d'abord.

Allons plus loin ! La religion, c'est vivre avec quelqu'un, quelqu'un qui transparait dans ses vrais amis. LA RELIGION, C'EST LE CHRIST.

Dès le moment où l'on pressent le Christ, où l'on admet qu'il nous soit donné par d'autres hommes dans une société qui ne comporte pas que des saints, il nous faut être assez loyal pour le chercher en développant nos connaissances religieuses selon notre niveau d'adulte.

Que de monstres parmi les universitaires réputés catholiques ! Des types calés en beaucoup de disciplines profanes, restés infantiles en science religieuse...

Dans cette autre variété de chrétiens, sortis de familles où la religion est esprit et vie, on rencontre des gars que l'Evangile a mordus. Leur Foi se burine jour après jour...

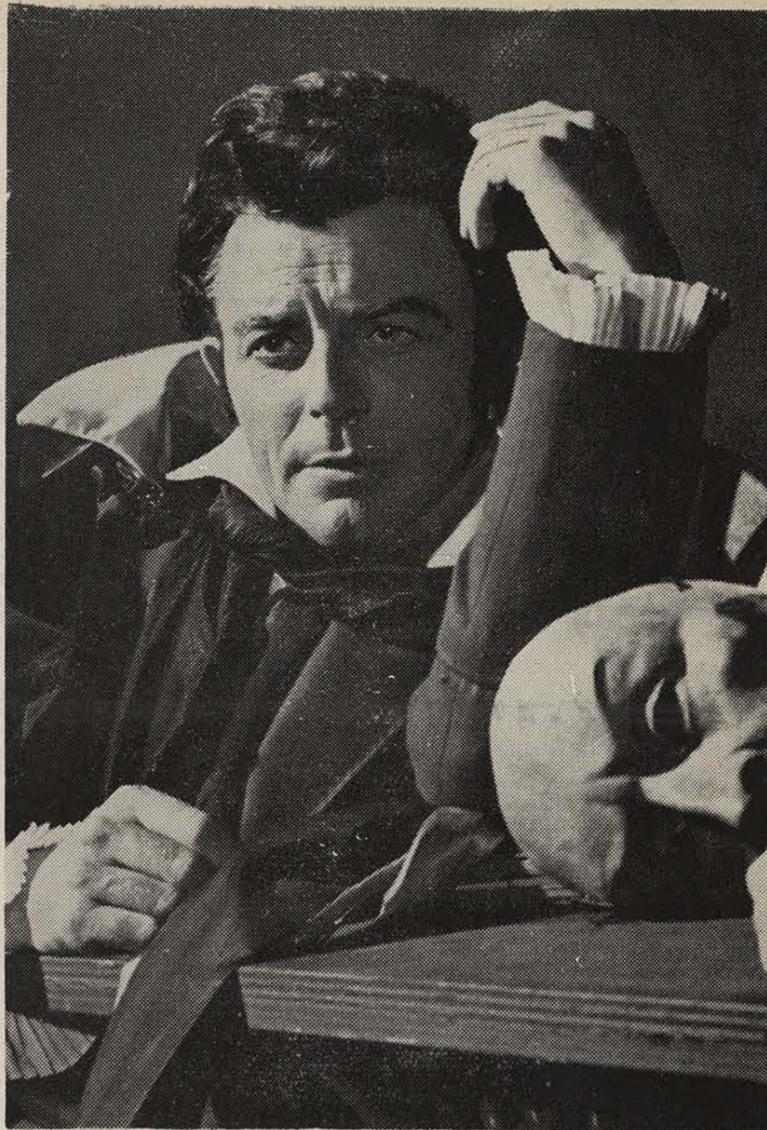
Ils sont en quête de formation intellectuelle religieuse adéquate à leurs études supérieures.

Pour eux et pour tout universitaire un peu soucieux de christianisme, voici quelques auteurs et titres recueillis par des étudiants et cités par MICHEL ROY dans la revue *Christus* de juillet 1959 :

- Le Seigneur (Guardini)
- Jésus (J. Guittou)
- Paul de Tarse (Holzner)
- Problèmes de vie spirituelle (Y. de Montcheuil)
- L'initiation à la prière (Guardini)
- La joie dans la Foi (Valensin)
- Ecrits spirituels (C. de Foucauld)
- Sainteté aujourd'hui (P. Blanchard)
- Vie de la Foi (Guardini)
- Qu'est-ce que croire ? (abbé Joly)
- Dieu et nous (Daniélou)
- Notre Père (Joly)
- Connaissance biblique de Dieu (P. Féret)
- Sur les chemins de Dieu (P. de Lubac)

Faut-il citer :

- Vivre chrétiennement notre temps, de J. Leclercq.
- Discours de mission, de Mgr. Cerfaux.
- L'Eglise en état de mission, du Cardinal Suenens.



AGNES VANDA — LE FIGARO LITTÉRAIRE

L'AVIS DES JEUNES — L'AVIS DES JEUNES — L'AVIS DES

délinquance juvénile...

l'âge rose = un mythe !

Les « vieux » ont trouvé un nouveau sujet de se plaindre : la délinquance juvénile. Et de vous alerter par des titres et des photos. Où cette jeunesse va-t-elle nous mener ?

De leur temps, tout allait naturellement pour le mieux. Les jeunes, c'est-à-dire eux, étaient des modèles. On n'entendait jamais parler de blousons noirs... Les vieux ont la mémoire courte, sauf pour les choses qui les flattent.

● Ouvrons les Nuées d'Aristophane. Nous y voyons deux pères de famille qui viennent consulter Socrate pour savoir comment conduire leurs fils. Ça faisait déjà problème à l'époque, semble-t-il. Et l'on peut lire l'éloge de l'« ancienne éducation lorsque florissait la justice et que la tempérance était en honneur... » Et de se lamenter sur les jeunes d'aujourd'hui, dans des termes d'une verdeur qu'il faut apprécier dans la majesté du texte (vv. 956 sq.)

Aristophane écrivait cela en 423 avant Jésus-Christ... Le cinquième siècle grec, l'âge d'or de la civilisation occidentale... Les jeunes de ce temps-là étaient déjà pires que les anciens...

Incroyable bêtise des vieux : après deux mille ans ils restent convaincus que le passé était idyllique...

● Je me suis amusé à relever dans les Mémoires de Pierre de l'Estoile, ce qu'il pense de la délinquance juvénile. Il écrivait à la fin du quinzième siècle, dans le Paris de Charles VIII...

— Il raconte qu'on pendit en place de grève un garçon de treize ans coupable d'avoir voulu assassiner le patron chez lequel il travaillait pour lui dérober son argent.

— On pendit un jour séance tenante un garçon de dix-neuf ans qui avait essayé le métier de pick-pocket, mais qui avait eut le malheur de rater son coup en plein tribunal. En effet au cours d'une audience, il tenta d'alléger un bourgeois de sa montre... Il se fait pincer et est pendu !

— Un jeune garçon de province, un Champenois, est amené à Paris pour avoir été trop vite en besogne sur le chapitre de la paternité. Il est condamné à mort et conduit du Châtelet vers le lieu des exécutions. Le dit garçon faisait partie d'un gang où l'on se tenait les coudes. A un tournant, les copains du condamné attendent les sergents du Châtelet, fondent dessus et dégagent leur camarade. La maréchaussée dépitée part à leurs trousses et ne parvient pas à remettre la main sur le coupable. Elle n'arrête qu'un garçon qui pourrait bien avoir fait partie du gang et l'emmène au lieu du supplice où on l'exécute sans remords en lieu et place du fuyard libéré...

Faits-divers authentiques rapportés par Pierre de l'Estoile au XV^e siècle, à l'époque bénie de la chrétienté.

Ce qui apparaît en tout cas, c'est que la délinquance juvénile n'avait pas l'air inconnue à l'époque... Et que la « justice » des adultes était pour le moins sévère, sinon expéditive.

On pourrait continuer cette petite rétrospective à peine amorcée... Il y aurait matière à un joli mémoire de licence pour historien !

Il y apparaîtrait sans doute l'incurable pessimisme des vieux à l'égard du passé... et l'immuable faiblesse de la nature humaine capable de fautes à tous les âges de la vie. Peut-être ne valons-nous pas mieux que nos pères.

Ma's est-ce si sûr ?

En tout cas, pour la Belgique le premier imbécile venu peut consulter la statistique criminelle publiée par l'Institut National de Statistique et il peut y lire qu'il y a de nos jours moins de jeunes délinquants qu'avant la guerre. Il n'y a aucun doute là-dessus.

Ma's c'est trop clair pour être cru. On croit les mauvaises nouvelles, mais les bonnes ont du mal à passer.

Il y a donc chance qu'on ne nous croie pas et que l'on continue à dire que la situation va de mal en pis...

Serions-nous déjà des vieux ?

XXX.

achetez

à la LIBRAIRIE

Paul GOTHIER

vos livres neufs et d'occasion

3, rue Bonne-Fortune

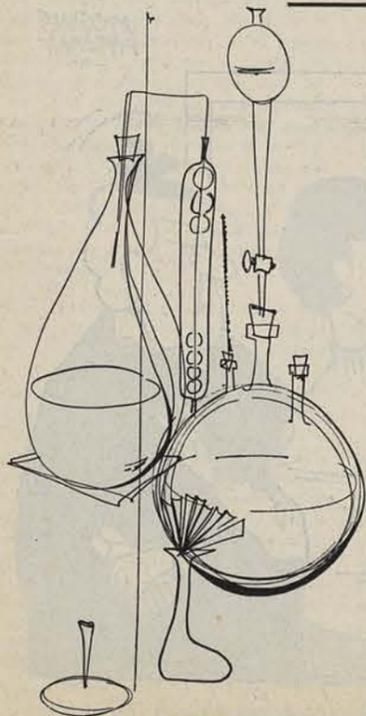
DERRIERE LA CATHEDRALE

Laboratoria Dr. C. JANSSEN - Turnhout

SPECIALITES PHARMACEUTIQUES

RESEARCH — BEERSE

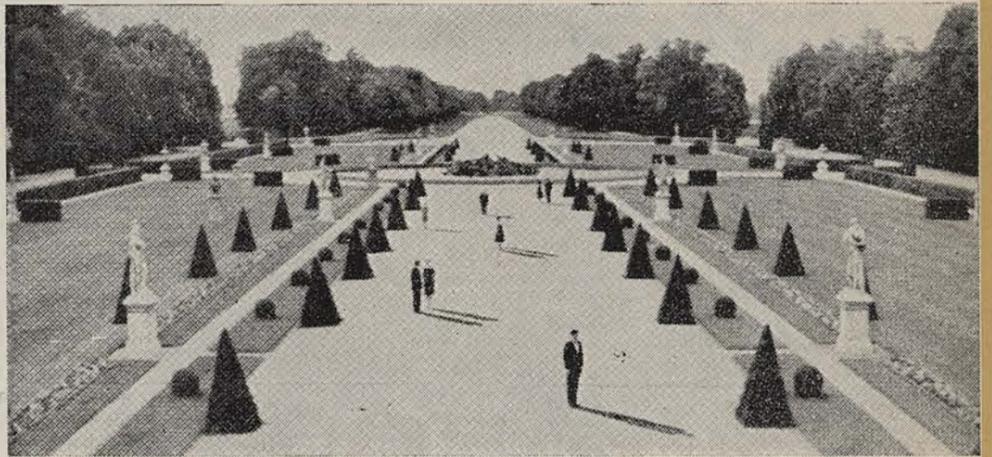
FABRICATION — TURNHOUT



VICTOR BACHY

Préfet de l'Athénée de Woluwé-Saint-Lambert,
Maître de conférences à l'Université de Louvain.

nouvelle vague...



ON EN PARLE, ON S'EN RECOMMANDE, ON EN PORTE LES ATTRIBUTS.

« DE QUOI S'AGIT-IL ? » AURAIT DIT FOCH. EST-CE UNE MODE, UN ART DE VIVRE, UNE MANIÈRE DE PENSER, UNE ÉCOLE CINÉMATOGRAPHIQUE ? RIEN DE TOUT CELA ET UN PEU DE TOUT CELA.

ETYMOLOGIQUEMENT, IL SEMBLE BIEN QUE L'ÉTIQUETTE VIENNE DE « L'EXPRESS » PARISIEN, CHER À MAURIAC PÈRE. ELLE DÉSIGNÉ UNE TENDANCE GÉNÉRALE DE LA JEUNESSE CONTEMPORAINE (OU D'UNE CERTAINE « JEUNESSE ? ») À PENSER, À AGIR, À S'EXPRIMER SELON DES NORMES ANTI-CONFORMISTES, QUI REJETENT LE PASSÉ ET SE LANÇENT DANS UN PRÉSENT SANS BARRIÈRE NI PRINCIPE, SI CE N'EST CELUI, ÉRIGÉ EN RÉGLE, DE NE PAS EN AVOIR.

« Il y a dans le monde, aujourd'hui, une fracture très grave entre la science d'un côté, toute projetée vers l'avenir et prête à renier chaque jour ce qu'elle était la veille si cela lui permet de conquérir même une fraction de cet avenir...

...Et de l'autre côté, une morale raidie, figée, dont l'homme se rend parfaitement compte et qui, toutefois, elle, continue à se tenir debout. Par paresse ou par lâcheté ». J'ai laissé la parole au cinéaste Michelangelo Antonioni (II *Gri-do*, *l'Avventura*) qui ne se présente pas comme le porte-parole de la nouvelle vague mais en exprime bien le malaise, la révolte — « Le cri » — et la voie incertaine « *L'aventure* ».

La nouvelle vague se confond, ce me semble, avec un mouvement de jeunes cherchant leur voie, leur équilibre, leur solution au problème de la vie. Née pendant la guerre — ou très peu avant elle — cette génération a conduit son enfance dans un monde ébranlé par les secousses atomiques, angoissé par la perspective d'un nouveau conflit, déséquilibré par l'existentialisme sartrien et l'invasion de notre vieux continent par l'américanisation.

Ces jeunes, lorsqu'ils étaient gosses, ont vu leurs aînés à peine adolescents livrés à eux-mêmes, abandonnés par des parents submergés, fuir une réalité consternante et cherchant un refuge « *Avant le déluge* » dans un rêve impossible, et se griser d'oubli en se jetant dans des aventures sans objet (« *Le gang descend sur la ville* ») ou des surboum-opium (« *Les Tricheurs* »). Symptômes peut-être effrayants, mais aussi réconfortants d'une jeunesse insatisfaite qui prouve, par sa révolte « pour rien » (« *Rebell without a cause* » = « *La fureur de vivre* »), qu'elle tient en réserve une dose d'énergie inexploitée.

Cette vague est en train de passer et déjà la nouvelle pousse, moins aidée que jamais par des parents démissionnaires (« *Les 400 coups* ») et des éducateurs sclérosés. Comme toute jeunesse, elle rompt spectaculairement avec le passé, mais elle en garde une marque profonde et grinçante. Sa façon de s'affirmer, empreinte de déception, d'amertume, coupe les ponts avec la tradition, et s'imaginer préparer un monde meilleur en s'écartant des valeurs généralement admises. Esthétique, morale, éthique : ce que l'on a connu, ce que l'on a vu vivre — hélas bien mal, ils ont raison — on le renie en bloc. Et on se lance dans un avenir neuf, sans trop savoir où on va.

Phénomène social, moral... la « nouvelle vague » trouve son reflet au cinéma. La « nouvelle vague » cinématographique n'émane pas, en porte-parole, du mouvement ; elle ne le conditionne pas non plus, elle en est un des éléments, une des formes, un des aspects.

Les cinéastes N.V. ont manifesté leur indépendance vis-à-vis de leur production. Pour garder les coudées franches, ils ont refusé la toute-puissance de la finance, la mainmise du producteur, l'imposition de la vedette, le remaniement du scénario. Ce qu'ils avaient à dire, ils l'ont dit tout seuls. Cette saine ambition les a conduits à concevoir des films à budget limité, sans vedette, avec des moyens simplifiés. On renonce à louer de coûteux plateaux, à recourir au chariot de travelling, à édifier des décors. Truffaut tourne son long travelling latéral en auto (générique des « *400 coups* »), Chabrol se terre dans un village (« *Le beau Serge* »), Godard tourne aux Champs-Élysées le jour de la visite du président Eisenhower (« *A bout de souffle* »).

On engage des acteurs inconnus (au moment de leur choix) : Brialy, Mayniel, Belmondo, Blain. On les lie par contrat : les cachets — éventuels — seront liquidés après coup, au prorata des bénéfices. On investit les fonds dont on dispose (l'héritage de Mme Chabrol) et on tourne... Tout cet enthousiasme, cette débrouillardise, ce dynamisme prouvent la volonté, le besoin de s'affirmer, la personnalité de ces jeunes. Ils montrent au monde du cinéma, généralement clos aux jeunes espoirs, qu'avec peu on peut réaliser quelque chose, pourvu qu'on ait le feu sacré. Peut-être aussi une certaine crainte devant la plume acerbe de l'équipe des « *Cahiers du Cinéma* » et de « *Arts* », constitutive de ce monde nouveau, contribua-t-elle à ne pas fermer certaines portes...

Mais qu'avait-on à dire ? On se croyait plein de sujets à développer, de messages à lancer, de témoignages à porter, en marge de toutes les règles, de toutes les traditions, de toutes les morales. On se jeta à l'eau... Les souvenirs d'enfance de Truffaut passèrent dans ces émouvants « *Quatre cent coups* », si vrais parce que vécus. Hélas, le public marque son accord quand Truffaut conseille après cela « *Tirez sur le pianiste !* ». Chabrol récolte avec « *Les Cousins* » les fruits des « *Tricheurs* », que Mocky ne pourra cueillir, ses « *Dragueurs* » arrivant trop tard ; puis Chabrol dégenère et décourage jusqu'à ses plus fervents admirateurs ; Jean-Luc Godard scandalise gratuitement les spectateurs qui se pressent pour entendre Belmondo demander à Jean Seberg « *Je peux pisser dans l'évier ?* » et déclarer jusqu'à « *A bout de souffle* » : « *Je voudrais bien coucher avec toi* ». « *L'eau à la bouche* » que fait monter Doniol-Valcroze écœure le public. Et Pierre Kast passe vite du « *Bel âge* » à la « *Morte saison des amours* »...

Le souffle de la N.V. s'épuise vite. Peu de ces jeunes réalisateurs avaient quelque chose dans le cœur ou dans l'esprit qu'ils désiraient communiquer aux autres. Ils se sont contentés d'étonner le public par l'outrance licencieuse et gratuite de leurs sujets, et de surprendre le critique par l'audace de leur langage. Là réside leur mérite : ils ont brisé les barrières généralement admises de l'esthétique pour adopter un style nerveux, poussant les ellipses jusqu'aux limites de l'intelligibilité, écartant les fondus-enchaînés, les panoramiques caressants, les travellings onctueux. Le côté simple, direct de leur expression plaît par sa simplicité, rafraîchit par son aspect premier sinon primitif.

Mais à la longue, on se demande si ce renouveau ne se confond pas en appauvrissement, si ce refus de la recherche ne tombe pas dans la facilité, si cet anti-conformisme ne cache pas une insuffisance.

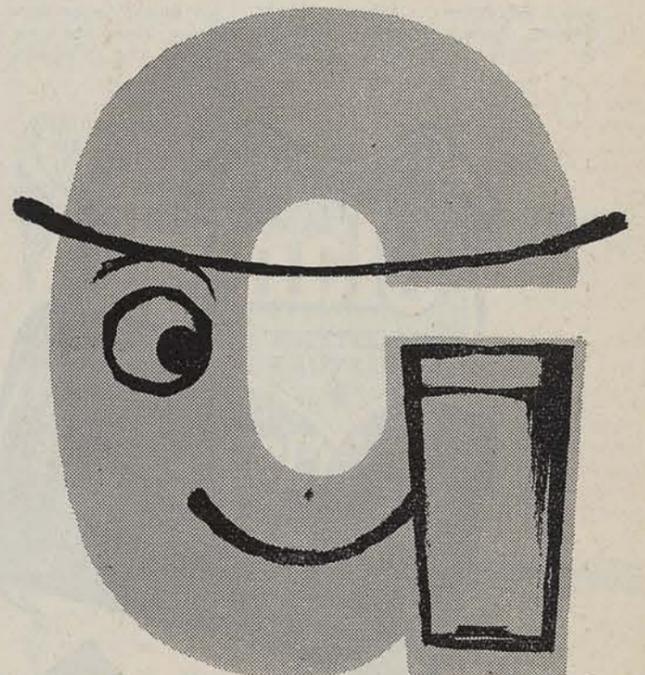
Quant aux sujets, ils déçoivent à la fois par leur vide et par leur licence.

La N.V., c'est donc la jeunesse d'aujourd'hui ?

Oui, dans ce qu'elle comprime de révolte contre la veulerie de certains aînés. Oui, dans ce qu'elle contient de force expressive. Oui, dans son désir, dans les possibilités de rajeunissement des méthodes.

Non, dans le refus qu'elle affiche des véritables valeurs. Non, dans la licence qu'elle défend. Non, dans le pessimisme qu'elle diffuse. La jeunesse d'aujourd'hui dispose de richesses qu'elle brûle de dispenser autour d'elle. La N.V. refoule sa générosité et la traduit en lutte contre tout ce qui n'est pas elle.

La N.V. est riche mais se trompe dans l'emploi de ses biens. Le sait-elle ? Peut-être, en dépit du traditionaliste Carné, sont-ce eux « *Les Tricheurs* » ?



winness



JEAN VAN LIERDE

jeunesse et objection de conscience

Un des problèmes les plus fréquemment débattus de notre époque est l'opportunité d'un service militaire obligatoire. Dans le cadre de ce numéro consacré à la jeunesse, nous avons donné la parole à Jean Van Lierde pour qu'il nous expose la position des objecteurs de conscience.

Qui est Jean Van Lierde? Né en 1926. Etudes interrompues par la guerre: travail en usine. Résistance. 1949, refus du service militaire et emprisonnement. En 1951, 9 mois. Puis 6 mois. Par « application » de la loi de milice, mineur au Casier. Plusieurs préavis pour activité syndicale. Publie « Six mois dans l'enfer d'une mine belge » où il traite du mépris où sont tenus les étrangers, des insuffisances du service sanitaire et de l'insécurité du fond. Tragique confirmation: la catastrophe de Marcinelle. Mise en congé illimité après un chômage forcé de 15 mois. Actuellement dessinateur industriel.

DE nombreux parlementaires, parmi les plus éminents de tous les partis, défendent le principe d'un statut légal pour les objecteurs de conscience. Ils estiment qu'il est inutile de laisser en prison pendant des années de jeunes idéalistes qui se refusent à l'accomplissement du service militaire et qui sont successivement condamnés en Conseil de Guerre pour insubordination, refus d'obéissance ou désertion, tous ces vocables juridiques couvrant actuellement la réalité de l'objection de conscience qui n'a pas encore sa place dans le Code.

Ce statut vise tout simplement à reconnaître un fait, qui s'est imposé depuis tant d'années par l'exemple de quelques centaines d'hommes qui ont clamé ouvertement leur NON à la guerre et aux services qui y préparent. Mais ces objecteurs étant membres d'une communauté civile, ils ne peuvent pour autant se soustraire à certains devoirs. Dès lors le projet prévoit pour eux des tâches civiles d'utilité publique qu'ils accompliront pendant un temps supérieur à celui du service militaire, ceci étant la garantie exigée par la Défense Nationale qui craint autrement de voir ses casernes désertées par nos générations...

Je n'entrerai pas ici dans les considérations générales et techniques se rapportant à cette loi, la presse y fait écho. Je rappellerai simplement que la plupart des pays démocratiques possèdent un tel statut depuis longtemps et que la Belgique, en le votant n'innoverait en rien. Elle s'honorerait en reconnaissant, elle aussi, cette liberté de conscience fondamentale: celle qu'a tout homme de refuser l'homocide.

Cette notion est évidemment essentielle pour les objecteurs de conscience. Les universitaires l'ont rencontrée maintes fois dans la philosophie, la littérature, la religion, les sciences, la politique ou le droit. Il est utile cependant d'en situer quelques jalons dans l'histoire afin d'illustrer la permanence de cette non-violence dans l'attitude humaine. Des noms réputés suffisent ici à cautionner cette affirmation: Aldous HUXLEY, GANDHI, Romain ROLLAND, EINSTEIN, W. GODWIN, TOLSTOI, COCTEAU,

CAMUS, GIONO, Max BORN, VON WEISZACKER, l'Abbé Pierre, FENNER BROCKWAY, Danilo DOLCI, Maxence VANDERMERSCH, Vinoba BHAVE, Lanza del VASTO, Roger MARTIN du GARD, Johannes UDE, KAGAWA, Bertrand RUSSEL, le prof. MASSIGNON, THOREAU, CIDE, Barthélémy DE LIGT, etc... Tous, à des titres divers, ont rappelé l'importance primordiale de cette attitude radicale de l'objecteur de conscience. Parmi eux, il s'en trouve qui l'ont érigée en technique de libération politique ou en méthode de lutte économique-sociale. Ils transcrivaient alors cette option au plan collectif en suscitant dans les masses une adhésion profonde à la non-violence comme moyen de briser les tyrannies, abolir l'impérialisme et le colonialisme, ébranler les édifices totalitaires du Pouvoir. L'Inde gandhiste fut exemplaire à cet égard, également le Ghana, mais il serait erroné de localiser ainsi l'application de cette doctrine ou de cette méthodologie dans les pays afro-asiatiques, car elle a des fondements solides en Europe, aux U.S.A. et en Amérique Latine. Elle s'adapte autant aux intelligences rationalistes que chrétiennes, car son ouverture humaniste brise tous les ghettos spirituels, éthiques et raciaux.

Pour prendre un exemple que les lecteurs du Vaillant pourront percevoir plus aisément, je choisirai le terrain fertile du christianisme et de l'Eglise. Pour deux raisons: a) l'Occident est imprégné de cette pensée au point qu'on le désigne à tort comme l'image de la civilisation chrétienne (notion aberrante car aucune civilisation n'est chrétienne) b) il est para-

doxal que vingt siècles de christianisme n'aient pas précisément aboli la guerre chez nous et conjointement, que notre histoire reste singulièrement silencieuse sur la tradition de non-violence dans l'Eglise.

Déblayons d'abord le terrain doctrinal qui reste abusivement le barrage le plus invincible à la compréhension du problème. L'objection de conscience est, dans l'Eglise, du domaine des questions libres et controversées, c.-à-d. que tout catholique peut, en conscience, se déclarer objecteur sans que jamais la hiérarchie religieuse puisse le condamner pour des motifs théologiques ou dogmatiques. Mieux, la notion du refus de l'homocide reste une notion fondamentale du christianisme depuis les origines. La Tradition Apostolique, par les plus anciens textes canoniques que nous possédions, celui d'Hyppolite de Rome, stipule clairement que le soldat qui reçoit l'ordre de tuer doit le refuser. Les premiers siècles confirment indiscutablement cette position de refus du service militaire pour les chrétiens, consultez Tertullien, Origène Lactance, St Justin, St Cyprien, St Irénée, St Maximilien (objecteur décapité en 295); ensuite encore St Martin, St Victrice, St François d'Assise, le curé d'Ars, etc...

De plus, la non-violence est une vertu au même titre que la pauvreté et la chasteté volontaires, tous les théologiens sont unanimes là-dessus, et quoiqu'on pense l'attitude constantinienne de l'Eglise concernant les guerres, cela n'est point paradoxal car le droit canonique est catégorique pour les prêtres; il ne peut porter les armes. L'on voit bien déjà qu'il ne s'agit nullement ici de subjectivisme protestant, mais bien de surnaturalisme catholique comme aimait dire un réputé jésuite, notre ami le Père LORSON.

Dès lors apparaît dans toute son implacable horreur la réalité des conflits modernes qui marquent la déchirure terrible de l'Eglise, du fait que des millions de ses fidèles s'entrevoient sous des uniformes différents, ceux des camps ennemis, et en justifiant chacun leur « juste guerre ». A ceux qui le désirent je pourrais montrer l'accablant et volumineux dossier constitué par les textes d'évêques et de cardinaux de tous les « camps », depuis 50 ans, cela suffira à tout jamais à les rendre sceptiques devant la légitimité des guerres en regard de l'Evangile. Ce drame continue aujourd'hui entre l'Est et l'Ouest. Nous pourrions tracer un tableau identique pour ce qui concerne le protestantisme, ou mieux encore le mouvement socialiste international.

Enfin, il est aujourd'hui un argument décisif qui accroît encore l'urgence d'une objection de conscience collective, c'est la nature de la guerre thermo-nucléaire. Personne ne peut ignorer l'avis des savants et des scientifiques, ni l'odieuse réalité de Nagasaki et Hiroshima, ni les perspectives angoissantes de la stratégie basée sur les I.C.B.M. et fusées téléguisées à tête atomique. Accepter la guerre moderne (donc la préparer), c'est envisager le suicide planétaire où il n'y aura ni vainqueur ni vaincu, c'est continuer à balbutier des principes dignes de l'ère néolithique au moment même où le sens cosmique dont parle Teilhard de Chardin doit nous pousser à réaliser l'humanisation de l'univers. En 1962 l'armée est le symbole d'un moralisme tribal, la réduction de l'intelligence humaine, l'université des principes nécolâtres, l'école de la perversion éthique, le pôle régressif qui empêche les hommes de voir les grandes tâches d'édification des civilisations nouvelles. Les armées gaspillent des richesses inouïes pour défendre hypothétiquement les communautés de vivants, alors qu'elles ne visent qu'à leur destruction certaine. Or, les 3/4 de l'humanité sont écrasés par la sous-alimentation l'analphabétisme, la maladie, la misère. En refusant le recours aux armes, les objecteurs de conscience proposent à la jeunesse non du tout l'évasion métaphysique ou le pilatisme, mais de se mettre au service civil des multitudes déshéritées qui attendent de notre savoir et de notre foi une authentique leçon d'amour, et non de nouveaux gestes de violence.

L'objecteur de conscience doit aujourd'hui enraciner cette Espérance dans un monde torturé par l'enseignement multi-séculaire d'une gérontocratie qui veut sacrifier encore une génération sur les autels délirants de concepts militaires périmés.

A ce carrefour pacifique sont conviés tous ceux, croyants et incroyants, qui ont décidé de ne pas laisser les Etats chloroformer leur conscience. Celle-ci reste le barrage ultime contre lequel s'écrasent toutes les tyrannies et les autocratismes, qu'ils soient de gauche ou de droite.

L'AVIS DES JEUNES — L'AVIS DES JEUNES — L'AVIS

D^r JACQUES DELFORTRIE

Ancien Président de l'Union
Ancien Rédacteur en chef du Vaillant

Dans le cadre d'une étude sur la jeunesse moderne, il n'est peut-être pas sans intérêt d'entendre la voix des jeunes. Plaidoyer pro domo ? Et pourquoi pas ?

Dans leur manie des symboles et des étiquettes, les gens tirent des conclusions hâtives : « La jeunesse actuelle ? James Dean, Françoise Sagan, les J3, etc... »



Françoise Sagan ? Mais elle n'a rien d'actuel. Prenez une jeune fille insuffisamment équilibrée pour supporter des expériences sexuelles précoces, greffez là-dessus un certain talent littéraire et vous obtenez un cas banal de psychanalyse : Françoise Sagan. Le XIX^e siècle en a compté des milliers de Sagan, mais leurs épanchements ne dépassaient pas le cadre d'un journal intime. Maintenant, on lit leurs œuvres, mai QUI, les lit ? Exclusivement des jeunes pensez-vous ?

Les J3 ? Il y en a de riches, il y en a de pauvres. Les riches, comme la jeunesse dorée d'autrefois, désirent s'encanailler. Le fils démolit un café, un bourgeois, une vitrine, le père intervient, graisse les pattes et cet épisode sans gloire sombre dans un oubli bienveillant. Histoire de toujours...

Les pauvres : blue-jeans, vestes de cuir et gilets rouges qui écumant les cafés louches de notre bonne ville. S'agit-il d'un phénomène propre à notre siècle ? Sûrement pas, mais ces gaillards-là, sous l'ancien régime, on les pendait ou on les écartelait, maintenant, on les plaint, on les analyse. On n'a d'ailleurs pas tort d'agir ainsi, mais, ces garçons incapables d'être autre chose que des « cas » se sentent quand même un peu encouragés...

Non, la jeunesse moderne, ce n'est pas Françoise Sagan ni James Dean, nous leur refusons l'honneur d'être nos maîtres à penser comme nos pères le refusèrent à André Gide qui lui pourtant, avait du génie... Les jeunes, ne les cherchez pas dans les livres de Troyat ou de Paul Vialar, regardez autour de vous, et ce que vous apercevrez n'a rien de désolant. Vous verrez des jeunes confrontés avec des problèmes éternels, mais prenant conscience de ces problèmes comme ils ne l'ont jamais fait jusqu'à présent. Nous vivons un siècle de folie, mais des fous, il y en a de bons. Nous écoutons Françoise Sagan, mais nous écoutons aussi l'abbé Pierre, que l'on aurait probablement interné au siècle dernier. Et, grâce à l'abbé Pierre et autres gens du même acabit, les jeunes d'aujourd'hui se sentent un peu responsables de la misère des sans-logis, de la famine des Hindous, de la détresse des orphelins, de l'inadaptation des J3. Et, parce que être humain, c'est se sentir responsable des autres, je crois la jeunesse moderne un peu plus humaine, un peu meilleure que celle d'autrefois.



LE WHISKY ET LE CLAN SONT LES CARBURANTS DE L'ETUDIANT



ZEMIR FILTRE 12 Cigarettes
filtre : 6 F



Mic-mac

LA seconde moitié de février nous a donné l'occasion de vivre quelques journées agitées. Toute cette agitation fiévreuse fut déclenchée par une action qu'une intelligence saine ne peut expliquer mais dont une sentimentalité guère recommandable peut fournir les raisons.

Dans la nuit du 19 au 20 les murs de la Maison Africaine ont été généreusement barbouillés de sigles que leurs auteurs ont eu au moins le courage nocturne de signer.

Cet acte a aussitôt soulevé dans le milieu étudiant une réprobation quasi unanime qui s'est traduite par des déclarations et des communiqués publiés d'abord conjointement par de nombreux cercles, et ensuite séparément par tel et tel d'entre eux.

De nombreuses distributions de tracts eurent lieu depuis celui au nom du comité universitaire anti-fasciste jusqu'à celui de MAC dénonçant les agissements communistes, en passant par celui de l'UNION qui stigmatisait cet acte stupide en dehors de toute arrière pensée politique.

Depuis ces jours, le calme est revenu, mais on n'oubliera pas l'unanimité, transitoire certes, et la vigueur de la réaction.

Erratum...

Dans notre numéro de février, nous avions présenté une interview exclusive du directeur du TRM. Une erreur technique a déformé sa pensée. Mais les lecteurs du Vaillant, étant beaucoup plus intelligents que la moyenne des lecteurs, auront rectifié d'eux-mêmes...

En effet, c'est le social et le culturel qui sont imbriqués l'un dans l'autre. Et « la politique » n'a rien à voir avec l'éducation populaire...

Tiers Monde

Nos articles sur le Tiers Monde de janvier semblent avoir intéressé nos lecteurs. Voici quelques précisions concernant l'assistance technique apportée par la Belgique. Actuellement il y a 7 experts juniors, 222 assistants techniques dont 196 au Congo, les 4/5 étant dans l'enseignement.

Fesses austères...

Ça y est. Louvain a ses hôtes-ses. Une douzaine en tout, six de chaque régime linguistique. Ces donzelles doivent connaître plusieurs langues et avoir de bonnes manières. Recrutées par le Cercle de commerce, elles doivent être au moins en deuxième année d'université. Leur utilité ? Une présence élégante à toutes les manifestations agadémiques ou officielles, bals, conférences, congrès.

Leur déguisement : veste rouge garance et jupe bleu marine.

Ce qui ne gêne rien, c'est que ces demoiselles sont assez jolies. Qu'attend M. Dubosquet pour créer pareil corps d'élite chez nous ?

Service Jobs

Nous avons le privilège d'avoir à Liège deux offices de placement d'étudiants, l'un académique et l'autre étudiant, créé au début de l'hiver. Le recteur a d'ailleurs dit que l'an prochain un des deux offices devrait disparaître puisqu'il y a double emploi. L'embêtant c'est que c'est celui de l'U. G. qui marche le mieux...

Dans le programme national du Théâtre National, nous remarquons une publicité pour le service de placement de l'U.L.B. C'est très aimable au National de s'intéresser aux jeunes travailleurs intellectuels de l'U.L.B., mais l'annonce ne pourrait-elle également mentionner les adresses des services jobs de Liège et Louvain ?



Supprimez vos problèmes financiers. Devenez baby-sitter.

On inaugure

Comme l'a souligné Jean Mélon, le 16 Mars constitue une date importante pour notre U.G.

Elle inaugurerait ses nouveaux locaux de la place Cathédrale en présence de représentants de l'Université et des responsables des principaux cercles universitaires.

Atmosphère excellente créée dès le début par le Président de l'U.G. dont l'allocution consista d'abord à préciser le rôle des différentes pièces de l'étage occupé par l'U.G., ensuite à nous inviter au tour du propriétaire, et enfin à boire la verre de circonstance.

Occasion de rencontrer et d'entendre Jean Dehasse, le nouveau président du M.U.B.E.F. Celui-ci, en quelques mots bien pensés et bien dits, tint à souligner le rôle de l'U.G. de Liège au sein du MUBEF, et notamment la part qu'elle prend à l'instauration et au développement d'un vrai syndicalisme étudiant dans notre pays. Amen.

Université de Paix

Suite à notre article sur l'université de Paix à Huy créée par le Père Pire, nous signalons aux jeunes universitaires, employés, ouvriers de 19 à 27 ans que trois sessions d'études de treize jours auront lieu respectivement les 8 et 27 juillet et 16 août.

Renseignements : 15, rue des Sœurs Grises, HUY.

Enquêtes mystérieuses...

Il y a quatre ans, l'université procédait auprès des jeunes diplômés et des étudiants de licence ou de doctorat à un petit référendum sur ce qui allait — ou n'allait pas — à l'Alma Mater. Nous nous étions enquis des résultats. Et on nous avait opposé que la commission chargée du dépouillement étudierait la possibilité d'une éventuelle publication des résultats. Bien sûr, nous n'avons jamais eu de réponse. Ces gamins sont décidément trop curieux ! Ah ! Paternalisme...

Au printemps 1959, le ministère de la Santé publique faisait lui aussi une petite étude sur les conditions de logement des étudiants. Et de Gand à Liège des étudiants furent chargés de calculer le cubage des chambres, de s'informer des commodités et autres billevesées.

En novembre dernier, notre grand journal n'avait pas manqué d'écrire au ministre pour savoir où en était l'enquête après deux ans de cogitations. Le chef de cabinet de M. Meyers nous répondit qu'il commençait immédiatement une enquête sur l'enquête. Nous, on attend toujours...

Dans le creux de l'oreille, nous vous révélerons qu'après trois ans d'alchimie le rapport sortira vers Pâques.

L'état d'ivresse administrative dont parlait un certain Dostoïevsky... LES SCEURS DE HASQUE

Le coin de ... la Société de Presse

SONNETTE AUX JEUNES

Ceints de l'auréole de la nouvelle vague (ou du nouveau « vague » ?), les jeunes traitent leurs aînés de P.P.A. ou de B.P.C. ! — Pensez-ils à se qualifier eux-mêmes de son et ...avoine ?

(Les journaux)

O jeunes sacro-saints, que votre œuvre est prospère !
Tout est niouloukisé. Votre espoir à présent
C'est trouver une planque. Et toi, cher vieux VAILLANT,
Ta devise devient : « Bien dire et laisser braire ».

Votre nouvelle vague a tout flanqué par terre.
Vieux jeu sont les anciens. Pompier leur boniment.
Vous voyez tout mieux qu'eux. Quelles cloches, vraiment !
Fossiles siphonnés, qu'ils vous laissent donc faire !

Vos chambres sont des kots. Notre argent c'est du fric,
Des balles, des boulons ! Et au bal le grand chic
Est twist et cha-cha-cha ! L'étude est déprimante...

Grands hommes de demain, chevauchez vos coursiers.
Bien plus malins que nous, montez, garde montante.
Et foncez droit devant ...sans vous casser le nez !

ARRIERE-FAIT

Il faut vous effacer, parents, petites têtes !
Ou l'on vous crossera, tout croülants que vous êtes...

Spi-24

POURQUOI NE PAS LIRE...

DÉMAIN L'UNIVERSITÉ

Ou tout ce que voudrait savoir le futur universitaire. La nouvelle édition revue et augmentée de ce remarquable opuscule d'information vient paraître. D'une présentation moderne, elle répond à toutes les questions qu'un jeune puisse se poser sur l'Univ. Style paternaliste non exempt d'humour qui n'est pas sans plaire aux jeunes lecteurs. Les quelques reproches que nous pourrions formuler ne pourraient être que sur l'un ou l'autre point de détail. Les étudiants auteurs (non rémunérés) de cette centaine de pages ont gardé l'anonymat. Désintéressement trop rare pour qu'il ne mérite pas d'être souligné. Un petit reproche pourtant : il n'y a pas un mot sur la presse universitaire. Celle-ci n'est-elle pas au goût de nos amis de la JEC, ou bien serait-elle une dangereuse concurrente ? Mais rengainons notre hargne, grogne et rogne, et félicitons tout de même la JEC pour sa politique new-look, constructive et concrète (AMITIE ETUDIANTE, 25 F.).

MARABOUT UNIVERSITE

Une nouvelle collection permettant « de savoir un peu de tout, puisqu'on ne peut savoir tout sur tout ». Prix « sociaux ». Présentation améliorée. Iconographie heureusement choisie. Encyclopédie universelle 69 F. (tome I) traite de l'Astronomie, Géologie, Météorologie, Climatologie, Géographie. Collaboration de nombreux savants belges, français, néerlandais et allemands. D'une lecture aisée. Recommandé aux universitaires non scientifiques. Le livre d'or de la poésie de Pierre Seghers (l'éditeur) est l'heureux choix en 480 pages des principaux trésors de la poésie française des origines à 1940. Seghers se plaît à n'être que « le happy few du lieu commun » Vivement conseillé (69 F.).

UN PEUPLE DE MOUTONS

Sous forme romancée le Vilain américain, dénonçait avec brio les erreurs commises par le gouvernement U.S. dans le Sud-Est asiatique. Un Peuple de Moutons apporte les preuves de ce réquisitoire. Et de citer l'aberrante politique des States au Laos, Thaïlande, Formose, Corée... Les remèdes, l'auteur W. Lederer les étudie ensuite. « Dans une démocratie où tant d'individus sont sans voix, ceux qui parlent ont une énorme influence », dit-il. L'équipe Kennedy « aurait » fait de ces deux ouvrages son livre de chevet. Lecture passionnante malgré une adaptation bâclée (Laffont, 148 F.).

A PERDRE HALEINE

Qui ne connaît le nom du co-directeur de la NRF (avec Paulhan). Et pourtant discrètement Marcel Arland est un des plus grands littérateurs d'aujourd'hui. Héritier de l'école naturaliste, Arland se complait dans un « nihilisme conjuré », pour reprendre Duvignaud. Ce recueil de 17 nouvelles est un chef d'œuvre du genre. Procédant par petites touches, Arland aime que le lecteur se pose cette question : comment cela va-t-il finir ? Toujours un climat assez peu rassurant qui met mal à l'aise. Une belle langue châtiée et qui n'est pas sans rappeler Gide, mais en moins artificiel. Chaque nouvelle est faite de peu de chose, mais chaque fois on est pris par cette humanité déchirante, ce fatum désespérant, cet « intimisme doux-amer ». Qui délivrera Arland de sa profonde détresse ? Prix National des Lettres en 1960 (Gallimard, 12 NFF).

Pour tous vos VÊTEMENTS de PROTECTION
Cache-poussière tous modèles, tabliers labo et dissection, pantalons blancs
A LA POSTE Maison THOMA
RUE REGENCE 42, LIEGE
Importantes réductions à MM. les Etudiants — Ouvert de 9 à 19 h
EQUIPEMENTS COLONIAUX — MALLS METALLIQUES

OVOMALTINE
au petit déjeuner
vous assure
de l'énergie
pour toute
la journée

DEPUIS 100 ANS
LES MAGASINS
E. de Marneffe & Cie
30, PLACE SAINT-LAMBERT, LIEGE — Tél. : 32.01.31
SONT SPECIALISES DANS TOUS LES ARTICLES DE
CHAUFFAGE

"J'aime le Coca-Cola

n'importe où,
n'importe quand"



BOULA 253 EN BOUTEILLE SOUS LE CONTROLE DU PROPRIÉTAIRE DE LA MARQUE DÉPOSÉE COCA-COLA

STELLA ARTOIS la grande bière!



Esperance Longdoz

Liège

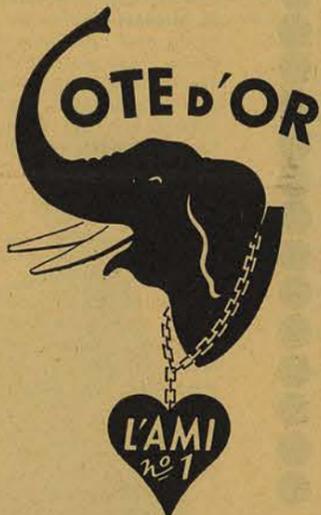


Phone 43.74.68

Télex 4246

Tôles fines à froid
Tôles à chaud
Tôles électrozinguées - Zincor
Fer-blanc électrolytique
Feuillards à froid
Feuillards à chaud

BON CHOCOLAT



Piedbœuf
1853
Lager Beer
Boisson de Joie et de Santé

jeunesse et chant choral

l'exemple de la France...

DEPUIS une vingtaine d'années, l'art choral connaît en France un renouveau remarquable. L'impulsion fut donnée par le mouvement « A Cœur Joie » fondé par César GEOFFRAY. C'est à son initiative que se sont créées et continuent de se créer de nombreuses chorales de jeunes.

Pour César GEOFFRAY, le chant choral constitue un instrument irremplaçable de culture populaire. Il permet d'envisager une véritable initiation musicale de la jeunesse et favorise, par l'effort de création collective qu'il suscite, l'épanouissement du sens social de celle-ci.

D'abord limité à quelques chorales scoutes, le mouvement « A Cœur Joie » s'est adressé ensuite à l'ensemble de la jeunesse, lui proposant le chant choral comme une source nouvelle de promotion spirituelle et d'émancipation sociale.

Divertissement pour l'esprit, joie profonde pour le cœur, le chant choral n'est cependant pas une sinécure. Il suppose un engagement total, un souci ardent de perfection, l'oubli de soi, l'amour du prochain. Toutes ces qualités, mises au service de l'ensemble, confèrent à celui-ci la cohésion et la souplesse indispensables à des interprétations valables.

Les très nombreux groupes « A Cœur Joie » qui se sont constitués en France attestent que l'initiative intelligente et généreuse de César Geoffray a trouvé dans la jeunesse française, un écho favorable. En Belgique, l'effort est à peine amorcé.

Soucieux de renouer avec la masse de ceux qui aiment chanter, le mouvement « A Cœur Joie » cultive d'abord la chanson populaire, mais il a le souci d'une véritable culture musicale et propose à ses adhérents un panorama complet du patrimoine choral de la France et de l'étranger.

Pour la petite histoire du chant choral, précisons que César GEOFFRAY est âgé aujourd'hui de 61 ans, qu'il est lyonnais d'origine et qu'il professe au conservatoire de sa ville natale. Il dirige actuellement encore « La Psalette de Lyon », groupe « A Cœur Joie » modèle, qui a atteint les plus hauts degrés de la perfection technique et de l'interprétation.

Des nombreux enregistrements qu'elle a réalisés, nous détacherons aujourd'hui « MARCHONS DANS LE VENT ». Ce disque est entièrement consacré à la chanson populaire ancienne et moderne. Les harmonisations classiques d'un Passereau, d'un Hans Leo Hassler y côtoient les harmonisations les plus récentes d'un Canteloube, d'un William Lemit, de Geoffray lui-même.

Ce disque est un émerveillement. D'un groupe d'amateurs, César GEOFFRAY a fait un ensemble choral extraordinaire dans lequel la fusion parfaite des voix n'a d'égale que la communion enthousiaste et sereine des cœurs : le fin mot de l'art choral.

Le STUDIO-SM a réalisé ici un enregistrement de grande classe ; la qualité technique est parfaite.

Armand PETIT.

« Marchons dans le vent » — STUDIO-SM — 25 cm — 240 F.

HOMERE EN TWIST...

Il était une fois un pharmacien bruxellois qui s'embêtait dans sa pharmacie. Il avait des accointances avec le petit monde de l'industrie du disque et encore quelques vagues connaissances de latin et de grec.

Cela nous donne un 45 tours « canular » (du moins on l'espère) de Big Brow avec les Gamblers.

Face une : TITYRE TU PATULAE la première bucolique de Virgile nous revient en blues. Face deux : c'est Homère qui fait les frais d'un twistage avec la jolie invocation à la muse de l'Iliade MENIN AEIDE THEA.

Virgile et Homère doivent se retourner dans leur tombe. Dame, ils ne touchent pas de droits d'auteurs (Palette, 54 F.).



RESURRECTION A L'UCL

Non, il ne s'agit malheureusement pas de notre théâtre universitaire qui ne fait plus parler de lui qu'une fois par an depuis la disparition de son animateur, le professeur Hubaux. Quel dommage ! Si le jeune théâtre de l'U.L.B. compte 26 ans de bons et loyaux services, Liège vivote. Ah ! cette « rotation » trop rapide des étudiants. Il y a un mois, nous étions invités à la résurrection du théâtre de l'U.C.L. spectacle long puisque comportant et l'ANTIGONE d'Anouilh, et le MEDECIN MALGRE LUI de Molière. Etonnante réussite puisque cinq talents sûrs se sont déjà révélés. Avec un pathétisme tranquille, Claudine Delacroix colle étonnamment au rôle d'Antigone. (C'est sa première montée sur les planches...).

F.-C. Bregentzer — le chœur — est tout simplement remarquable : quelle présence en scène. Il sera moins bon dans Molière, (on dirait Fernand Raynaud au quignol). Alain Borlée est le fiancé de la fille d'Oedipe. Rôle effacé mais délicat. Quand le Président d'U.G. en aura assez de mettre son nez dans les affaires des autres, qu'il n'hésite pas à sacrifier à Thalie. M. Pirson, malgré un grimace stupide, réussit à sauver le rôle de Créon du ridicule grâce à une profonde sensibilité. Seule déficience de cette pièce : des éclairages très « Ronde de nuit ».

Avec le Médecin malgré lui paraît Paul Bohy, véritable bête de théâtre. Son Sgarrelle est roué, finaud, goguenard, corscant en un mot. Noté un excellent valet A. Van de Putte, amusant mime.

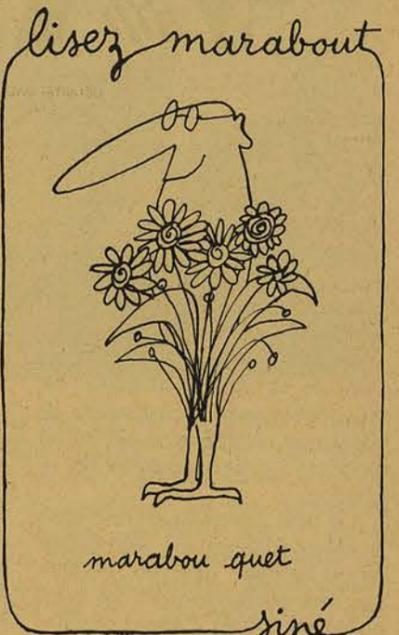
Tout cela se situe donc très au-dessus d'un amateurisme moyen. Bravo à Armand Delcampe et à ses amis pour la vraie soirée de théâtre qu'ils nous ont offerte. Un souhait : vivement les réapplaudir à Liège sous les auspices de Dubosquet, de l'U.G. ou du MUBEF.

Où, notre compte rendu est objectivement honnête, car si on doit attendre que l'administrateur du théâtre de l'U.C.L. rince les gosiers asséchés de la corporation des escoliers, griffonneurs...

... (Text continues with a stamp 'BIBLIOTHEQUE')

« L'ART LIBERE. IL SEME REVE ET LUMIERE SUR LE CHAMP TERNE DE « L'HOMME DES VILLES », LUI REDONNE CONFIANCE ET ESPOIR, LE CONSOLE ET L'APAISE. »

César GEOFFRAY.



ETUDIANT

Ancel est ton disquaire

46, Passage Lemonnier, LIEGE.

REVENEZ AU THEATRE ...

● Evénement du trimestre dans le lyrique : TRISTAN UND ISOLDE de Wagner au TRM : 10 mois d'études, 3 mois de mise en œuvre, 70 répétitions. Une Isolde de 23 ans à laquelle on croit. Mais un Tristan qui pourrait être son grand-père !... Orchestre parfaitement au point dirigé avec brio par A. Vandernoot. Mise en scène superdépouillée du petit-fils de l'auteur de la TETRALOGIE. Plus de trompe l'œil, plus de ferblanterie. En bref s'il y a des moments où on dodeline de la tête, il y en a d'autres de prenante beauté. Bayreuth présentera cet été Tristan dans les mêmes conditions qu'à Bruxelles. Ce long cri d'amour est inoubliable.

● LES CARMINA BURANA de Carl Orff devait en être montés par notre chorale universitaire — qui connaît les vicissitudes que l'on sait. Ces cantiones profanes écrites en latin de cuisine détaillent les amusants exploits des clercs du Moyen âge. L'OPERA FLAMAND D'ANVERS avait invité les Chorales européennes. Sous la direction éclairée de Jean Jakus, celles-ci recueillirent leur habituel succès malgré une mise en scène inexistante. Chœurs (à huit voix) bien travaillés. En lever de rideau, l'Opéra présentait LA LUNE du même Orff, création en néerlandais. Nous n'y avons pas compris grand chose...

● Aux GALERIES ST-HUBERT, une amusante pièce de boulevard LES CHOUTES de Barillet-Grédy. Bien joué. Brillant décor. Mise en scène efficace de J.-P. Rey. Une divertissante soirée. On ne baille jamais.

● Au POCHE : grand monde pour LES MAINS MEURYDICE, pièce à un personnage qui pendant deux heures se livre à un désolant strip-tease moral. Eblouissante prestation de Jean Nergol. (Sera repris). Avec DES DAMES EN RETRAITE, nous avons passé une soirée relaxante. Pièce policière bien jouée, mise en scène un peu languissante, mais la distribution — d'une homogénéité rare — sauve tout. Le nouveau décorateur maison (qui succède à Raymond Renard) est une découverte à la Doman. Ce directeur a un flair étonnant.

● Claude-Etienne, le Directeur du RIDEAU DE BRUXELLES sera cette année un peu plus en faille que d'habitude. La qualité de sa saison 61-62 est proprement stupéfiante. Et « faire du bon » coûte très cher. Si LA GUERRE DE TROIE N'AURA PAS LIEU nous a amèrement déçu, c'est le premier spectacle de la saison qui appelle des critiques : décor insignifiant, costumes conventionnels, mise en scène même pas pure « mise en place », quelques grands moments notamment l'intervention du juriste Busiris — C. Etienne — ou le dialogue de la fin du II entre Ulysse et Hector, Guillet-De Manez, il y a ou ce ravissant spectacle qui vaut le déplacement de Liège IL PLEUT DANS MA MAISON de Paul Willems (le dir de Beaux-Arts). Sa poésie frémillante passe parfaitement la rampe. Le merveilleusement inutile fit accourir tout Bruxelles positivement ravi. Ce spectacle exquis sera repris. A ne pas rater. Ce n'est pas tous les jours qu'on marche sur des feuilles mortes pour accéder à son fauteuil... Musique diaphane de R. Darbo, homme orchestre jouant 11 instruments.

LA DEMOISELLE A LA CRUCHE permet à Julien Bertheau de faire une étourdissante démonstration de mise en scène. Lope de Vega trouve en R. Renard un décorateur merveilleusement renouvelé ; quelle science de la trouvaille ! Avec Janine Patrick plus délicateuse que dans le TIMIDE AU PALAIS présenté la dernière saison.

● AU NATIONAL, LA DOUBLE INCONSTANCE de Marivaux révèle un côté de cet auteur auquel on fait trop souvent abstraction : sa cruauté. Marivaux est grinçant. « Certes, pour reprendre M. Arland, c'est une comédie d'amour, mais c'est aussi l'histoire d'un exaction : un prince enlève et séduit la fiancée d'un de ses manants. Nous sommes loin d'un simple badinage... Joli décor, bonne distribution, rentrée de G. Aubrey, mise en scène discutable. HARVEY est l'histoire d'un brave homme qui se croit poursuivi par un lapin géant de 2 m. 25. Amusante comédie. Avec Pierre Dermo (lic. sc. com. HEC Lg !) qui trouve trop rarement de bons rôles à la taille de son grand talent.

TOUS CES THEATRES FONT UNE REDUCTION AUX UNIVERSITAIRES. DEMANDEZ-LA...

ROBERT REMOUCHAMPS

Secrétaire national de la JEC

Dans ce monde en constante évolution, les jeunes, eux aussi, ont une mission à remplir et à ce titre se doivent d'être considérés de façon honnête et sincère par leurs anciens.

Or que remarquons-nous ?

La presse, mordue par je ne sais quel virus, ne cesse de mettre en lumière les méfaits ayant des jeunes pour auteurs. Elle renseignera dans les faits divers tel acte de bravoure réalisé par tel jeune aviateur qui a préféré la mort à la destruction d'une école en refusant de quitter son appareil désemparé.

Mais cette même presse titra, en première page et en gros caractères, la moindre bévue d'un d'entre nous.

prenne.

Nous voulons que nos parents nous apprennent le VRAI désintéressement, qu'ils sachent, avec leur amour de mère et de père, reconnaître leurs erreurs à l'occasion, avant de nous faire grief de je ne sais quelle paresse.

Nous voulons des moyens sains de combler nos loisirs, des spectacles honnêtes sans pour cela être « bondieusards », une adaptation de l'école aux exigences de la vie et la considération de nos conceptions sur notre avenir. Il est par trop facile pour des adultes de rejeter leurs propres fautes sur leurs cadets et de les rendre responsables de ce qui « ne va pas ».

En effet, si nous jetons un coup d'œil rapide sur le monde et sur les graves problèmes qui s'y posent, nous voyons toujours des jeunes à la pointe du combat. Notre époque est celle qui a enfin pris conscience du drame des pays de la faim et au sein de cette époque, ce sont des jeunes encore qui ont osé reconnaître les premiers l'injustice de leurs propres nations vis-à-vis des régions sous-alimentées.

DU VRAI

Les jeunes gens et jeunes filles 1962 aiment ce qui est authentique. Plus que leurs aînés, ils éprouvent un immense respect pour la personne humaine et pour l'égalité qui doit exister entre des hommes de toutes races. La preuve nous en est fournie par leur attitude, lors des récentes manifestations d'extrême-droite qu'ils n'ont pas hésité à réprimer de toute leur âme.

Preuve nous en est encore fournie par la façon admirable avec laquelle ils ont pris à cœur l'aide aux réfugiés et aux personnes déplacées.

Nous posons la question : nos aînés, étudiants à l'université de Liège, auraient-ils marché avec le même cœur dans des campagnes menées en faveur des réfugiés de l'Est, des émigrés hongrois... que sais-je encore ?

Auraient-ils, seulement, pensé à mener pareille campagne ?

Auraient-ils, par ailleurs, accepté de côtoyer des jeunes travailleurs, dans telles auberges de jeunesse ou dans telles maisons de jeunes ?

Vous direz que l'esprit de cette époque était différent et que les jeunes d'alors étaient au fond tributaires de la mentalité du milieu. Nous sommes entièrement d'accord ; mais c'est précisément de cela qu'il s'agit. Nous ne sommes pas meilleurs que nos aînés, mais ils ne peuvent non plus prétendre que nous sommes pires qu'eux alors qu'ils avaient notre âge...

Une fois encore, disons-le : ceux qui prétendent que la jeunesse actuelle est pire que celle de jadis, ou bien ignorent les problèmes, ou bien sont des menteurs. Des chiffres récents publiés par « Rallye-Jeunesse » prouvent que la situation est en nette amélioration. Ce sont des chiffres sérieux fournis par le Ministère de la Justice : alors qu'entre 1930 et 1939, on comptait, par an, et pour 100.000 habitants, 854 condamnations de garçons et filles de 16 à moins de 18 ans, on en dénombre 504 pour les années 1954 à 1956.

On peut suivre la même baisse pour les jeunes de 18 à moins de 21 ans. Comme le fait remarquer l'auteur de l'article, le problème qui se pose est plutôt de savoir pourquoi les adultes sont persuadés que les choses vont plus mal alors qu'elles vont certainement mieux... Et ici, les jeunes sont en droit de faire de graves reproches à leurs aînés ; ils sont en droit de leur reprocher d'être des tricheurs, de déformer les faits ou de les grossir...

Nos reproches s'adressent surtout à une certaine presse à sensation.

Soyons honnêtes et gardons notre part de responsabilités. Les jeunes sont loin d'être des saints et ils le savent très bien. Dans tous les cas, cela ne les empêchera pas de s'opposer, par tous les moyens dont ils disposent, à cet engouement général, qui tendrait à faire croire que ceux d'aujourd'hui sont pire que ceux d'hier.

MICHEL LORIAUX

Jeunesse et orientation

La réussite ou l'échec dans la vie d'un homme est presque toujours subordonnée à un choix préalable. La vie entière est choix : choix d'une idéologie, d'une religion, d'un parti politique, choix d'un ami, d'une épouse, choix encore d'une profession, d'un déshonneur, choix entre le courage et la lâcheté, l'honneur ou l'infamie, le bien ou le mal.

Cette terrible liberté d'opter pour l'une ou l'autre solution s'empare de nous pratiquement à l'aube de la vie et ne nous quitte qu'avec la mort.

Terrible liberté, avons-nous dit, car elle effraye l'homme, qui, la plupart du temps, préfère s'en remettre au hasard et adopter une attitude fataliste, ou encore trancher la question dans un sens ou dans l'autre pour des raisons incompatibles avec la nature d'être humain.

Ceci est particulièrement vrai en ce qui concerne le choix d'une profession et avant cela, des études qui y aboutissent.

Dans ce domaine, un des critères de choix les plus nocifs est sans aucun doute le critère économique.

Combien de jeunes gens, prêts à aborder des études universitaires par exemple, ne choisissent-ils pas leur futur métier uniquement en fonction des avantages matériels qu'ils espèrent en retirer.

Inutile de dire que la plupart du temps, les parents encouragent leurs enfants dans cette voie. Chaque profession est mise à l'écran. On compare l'actif et le passif. Serais-je médecin, ingénieur ou professeur ? Que le meilleur (entendons par là le meilleur économiquement, bien sûr) gagne !

Si je me sens attiré par la physique ou le droit ?... Si je crois avoir trouvé ma vocation ?... Mais peu importe que diable ! Il vaut mieux devenir, après maints échecs un médecin médiocre mais fortuné que d'exceller dans une branche un peu moins rémunératrice.

Inutile d'ajouter que pareil calcul s'avère faux à l'usage. Les placements à long terme rapportent toujours plus que ceux à court terme, même s'ils exigent au départ un plus grand sacrifice, puisque les perspectives de profits sont plus éloignées.

Le sentier rocailleux, semé d'obstacles, tel qu'il est opposé dans les récits bibliques à la route droite et facile, est la pierre de touche de la véritable réussite. Il est souvent plus pénible de faire un détour, mais aussi en fin de compte, tellement plus profitable !

Combien de savants, de chercheurs, d'hommes illustres n'ont-ils pas acquis leur notoriété, parce qu'ils n'ont pas la faiblesse d'opter pour la solution la plus facile et la plus alléchante ?...

Un autre mobile qui préside souvent au choix d'une profession est d'ordre familial. Un jeune homme entreprend des études juridiques uniquement parce que depuis plusieurs générations, on est notaire de père en fils dans la famille. Ne pas se conformer à cet usage serait porter atteinte au « lar familiaris ».

Enfin, il reste la muse des indécis qui n'ont à se soumettre à aucune contrainte externe, mais qui ne ressentent tout ou plus aucune vocation, et qui, en désespoir de cause, jouent leur carrière sur une simple fantaisie, un moment d'humeur, à pile ou face.

Ma que devient l'homme dans tout cela ?

Intérêt, tradition, hasard. Voilà bien des critères de choix où l'on s'efforceraient en vain de découvrir la part réservée à l'homme.

Il est puéril de croire que l'on peut impunément détourner l'homme de sa nature et le soumettre à des impératifs externes. La nature d'être humain n'est pas malléable et compressible à volonté ; elle peut

subir des influences multiples : celles du milieu familial et social, celles du système éducatif, etc... Mais ces influences ne seront valables et profitables que si elles s'exercent en fonction de l'unité physiologique et psychologique que chaque individu constitue.

Il est pour l'homme un objectif capital à ne jamais perdre de vue, sous peine de s'exposer aux pires déviations : c'est l'homme lui-même, l'homme avec son passé et son avenir, son hérité et ses lois génétiques, ses instincts et ses sentiments, ses passions et ses conduites intelligentes.

La circulation d'un influx, le déclenchement d'une micro-réaction chimique dans l'organisme, une infime impulsion électrique, sont plus déterminants pour la réussite d'un homme que tout l'or du monde. C'est pourquoi il est si important d'amener chaque individu à prendre conscience de lui-même, à penser et à agir en fonction de ce qu'il est.

Or, le meilleur moyen pour y parvenir, n'est-il pas de créer une institution appropriée à ce but ? Cette institution existe, du moins à un état fragmentaire, sous forme de services psychologiques et de centres d'orientation. Mais pour des raisons souvent obscures, il s'est attaché à ces établissements des représentations émotionnelles fausses. On met en doute leur efficacité, on craint d'avoir recours à leurs services.

Et pourtant, quels progrès considérables ils pourraient apporter !

Le rôle d'un service psychologique va des simples conseils d'ordre pédagogique et de la détection des aptitudes, à de véritables interventions psychothérapeutiques dans le cas de troubles affectifs. Il peut amener quelqu'un à se découvrir une véritable vocation qui jusque-là était restée à l'état latent. Il peut aboutir à une meilleure compréhension de certains problèmes, à dissiper des craintes, à éliminer des conflits internes.

En un mot, un centre d'orientation tend à la réalisation concrète du vieux rêve socratique : « Connais-toi toi-même ».

Si l'homme comprenait ce message deux fois millénaire et désirait réellement y répondre, puisqu'aujourd'hui on lui en offre les moyens, un immense pas en avant serait accompli !

Les jeunes verraient dans ce cas leur destinée modifiée dans le sens d'un enrichissement. Le problème de l'échec, non pas seulement dans les études mais dans la vie entière, serait remis en question.

Chaque individu dispose en lui d'une masse de potentialités ; mais de même que le physicien doit découvrir par des techniques appropriées l'énergie accumulée sous de multiples formes, chacun doit aussi découvrir ses propres potentialités et les utiliser de façon à réaliser le mieux possible le rôle qui lui incombe dans la vie sociale.

De cette perspective, on pourrait imaginer un système dans lequel des pédagogues, des psychologues, voire même des sociologues, s'efforceraient de connaître et de comprendre les enfants dès leur plus jeune âge ; chaque jeune constituerait en quelque sorte un cas clinique faisant l'objet d'une étude longitudinale, portant sur l'enfance et l'adolescence, voire même l'âge adulte. A partir des résultats acquis, on pourrait diriger la personnalité des jeunes dans le sens le plus profitable, tout en réduisant les déviations et les troubles.

L'ère de l'enseignement impersonnel et appauvrissant à cause de son uniformité, céderait la place à une éducation personnalisée, adoptée à chaque cas individuel.

Est-ce donc impensable ?

J'espère que non, sinon cela signifierait que l'homme a atteint le plus haut degré de développement individuel et social, qu'il a consommé tout son progrès, et qu'il est condamné à croupir dans une vie végétative.



QUE RESSENTONS-NOUS ?

Nous regrettons d'abord l'incompréhension qui règne souvent entre parents et enfants. Les adultes ont souvent des torts à notre égard : le tort de rejeter sur les jeunes les erreurs dont ils ont eux-mêmes créés les origines, tel l'égoïsme d'une vie trop confortable, des distractions trop faciles et parfois malsaines...

Car enfin... ce ne sont tout de même pas les jeunes qui produisent ou tournent ces films nauséabonds qui passent sur certains écrans de la ville. Et puis, sont-ce les jeunes qui éditent les œuvres désabusées d'un Sartre ou d'une Françoise Sagan ?... Pas que je sache !

Pourquoi, par ailleurs, en vouloir à la jeunesse si elle vit selon un rythme trépidant alors qu'on se vante d'appartenir au siècle de la vitesse et des voyages interstellaires...

QUE VOULONS-NOUS ?

Que l'on nous aime, qu'on nous aide (sans paternalisme) et qu'on nous com-

COMMENT FAIRE DE VOTRE ENFANT UN PARFAIT VOYOU

A Houston (Texas), les « blousons noirs » ont découragé la police. A bout d'arguments, celle-ci s'est adressée aux parents. Voici le tract qu'elle leur a distribué :

- Donnez-lui tout ce qu'il désire ; il grandira ainsi en pensant que le monde entier lui doit tout.
- S'il dit des grossièretés, riez ; il se croira spirituel.
- Ne lui donnez aucune formation morale ; quand il aura 21 ans, il choisira lui-même.
- Ne lui dites jamais « c'est mal ! » ; il pourrait faire un complexe de culpabilité.
- Ne lui laissez aucune responsabilité ; ce sont toujours les autres qui ont tort.
- Laissez-lui tout lire ; stérilisez sa vaisselle, mais laissez son esprit se nourrir d'ordures.
- Disputez-vous toujours devant lui ; quand votre ménage craquera, il ne sera pas choqué.
- Donnez-lui tout l'argent qu'il réclame, qu'il n'ait pas à le gagner ; il ferait beau voir qu'il ait les mêmes difficultés que vous !
- Que tous ses désirs soient faits ; sinon, il fera un complexe de frustration.
- Prenez toujours son parti ; les voisins, les professeurs, la police lui en veulent, à ce pauvre petit !
- Quand il sera vraiment devenu un voyou, proclamez vite que vous n'avez jamais rien pu en faire ; c'était de la mauvaise graine et vous n'y êtes pour rien.
- Préparez-vous une vie de douleurs ; vous l'aurez !

UNDERWOOD 18
 sans gaine F 3 550
 avec gaine F 3 750

S. A. DESOER 21, Rue Ste-Véronique, LIEGE
 Tél. 52.21.07

Ristourne importante

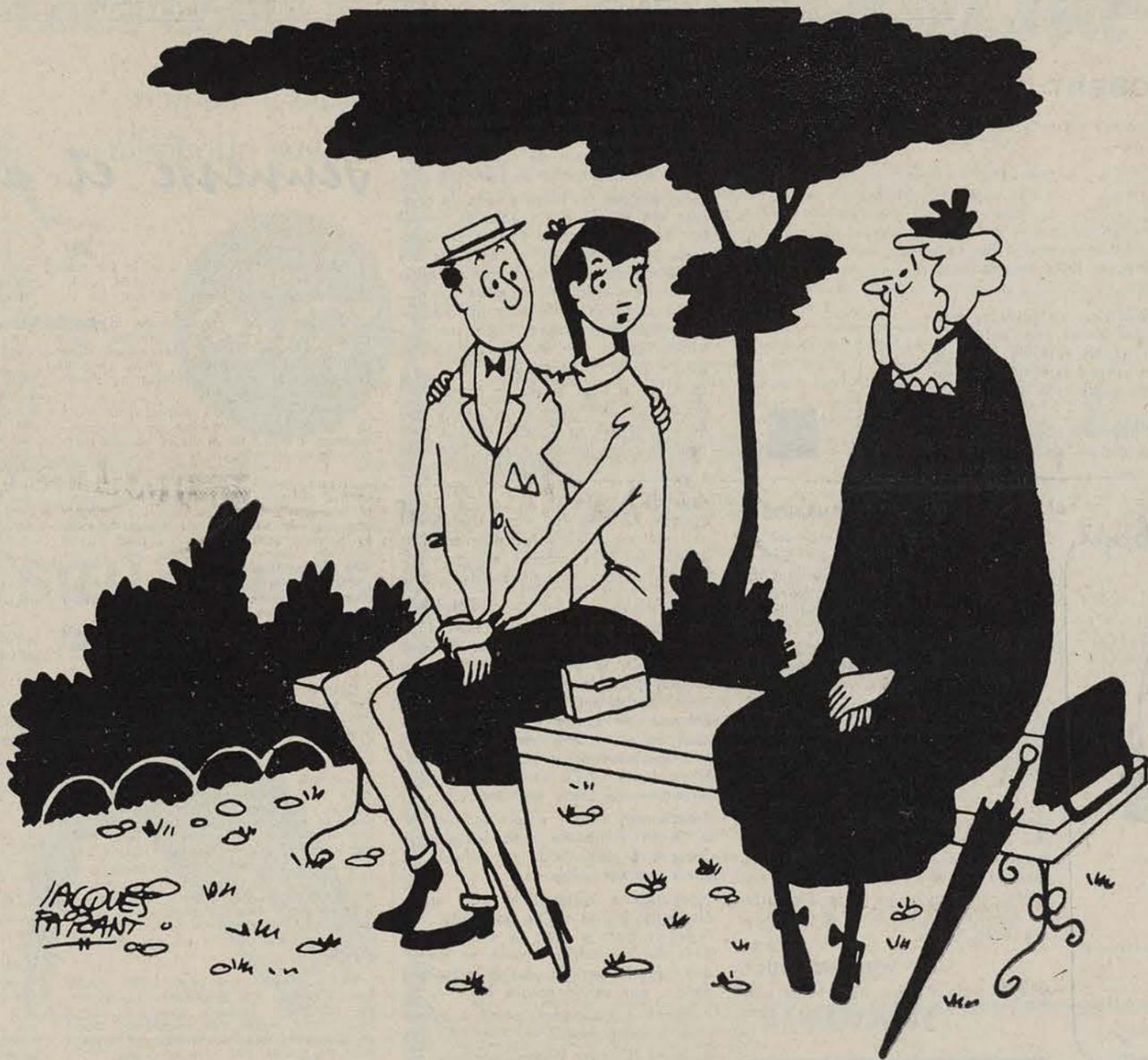
Chez le **COIFFEUR MAURICE**

Coiffure Moderne
 5, rue de l'Etuve, Liège

10 % sur le travail salon et 10 % sur la parfumerie, aux étudiants sur présentation de leur carte.



— On a bien le droit d'hésiter, non ? avant de donner ses lèvres au premier paresseux venu !



Ah ! avoir votre âge et savoir ce que je ne sais pas...

... tellement plus agréable



Voulez-vous éprouver cette plénitude de satisfaction que donne un tabac riche et savoureux? Alors allumez une Peter Stuyvesant... la cigarette internationale qui vous fera découvrir le vrai plaisir de fumer. Car la Peter Stuyvesant a bien plus de goût, grâce à la richesse de ses tabacs, à son "filtre miracle", à son format "King Size".

Achetez dès aujourd'hui un paquet de Peter Stuyvesant... tellement plus agréable!

Peter Stuyvesant



LE PASSEPORT INTERNATIONAL POUR LE VRAI PLAISIR DE FUMER
Peter Stuyvesant - Paris, New York, Londres, Bruxelles, Rome, Sydney, Montréal